Les Soirées instructives et morales, ou Récréations de la famille, par Mme Trambicka ["sic"]. Nouvelle édition...


BnF Gallica

BIBLIOTHÈQUE

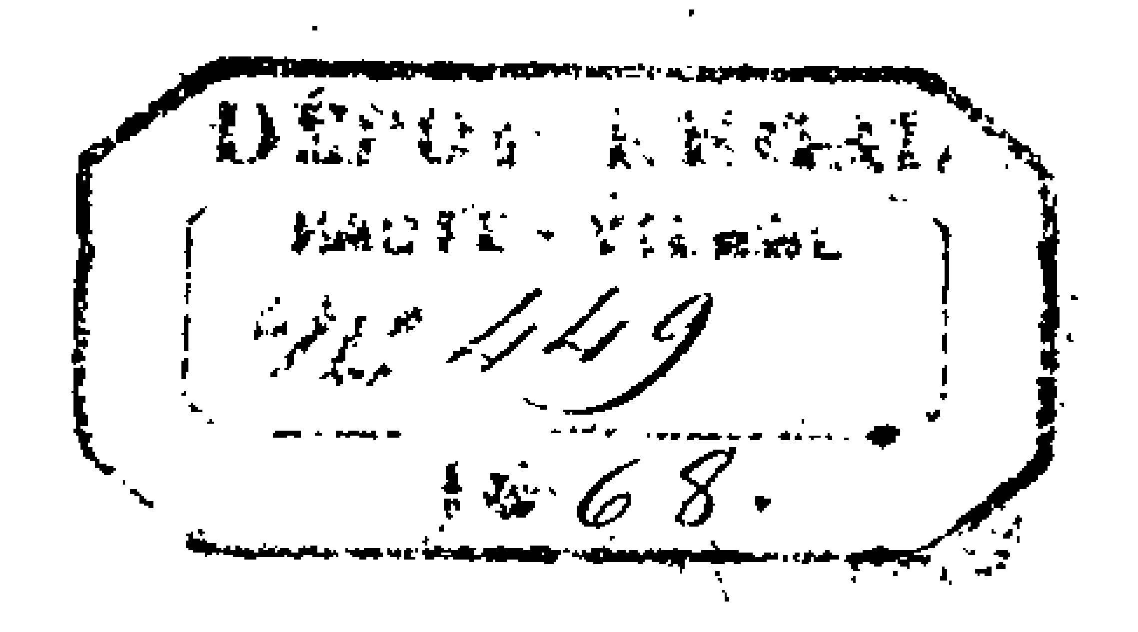
RELIGIEUSE, MORALE, LITTÉRAIRE,

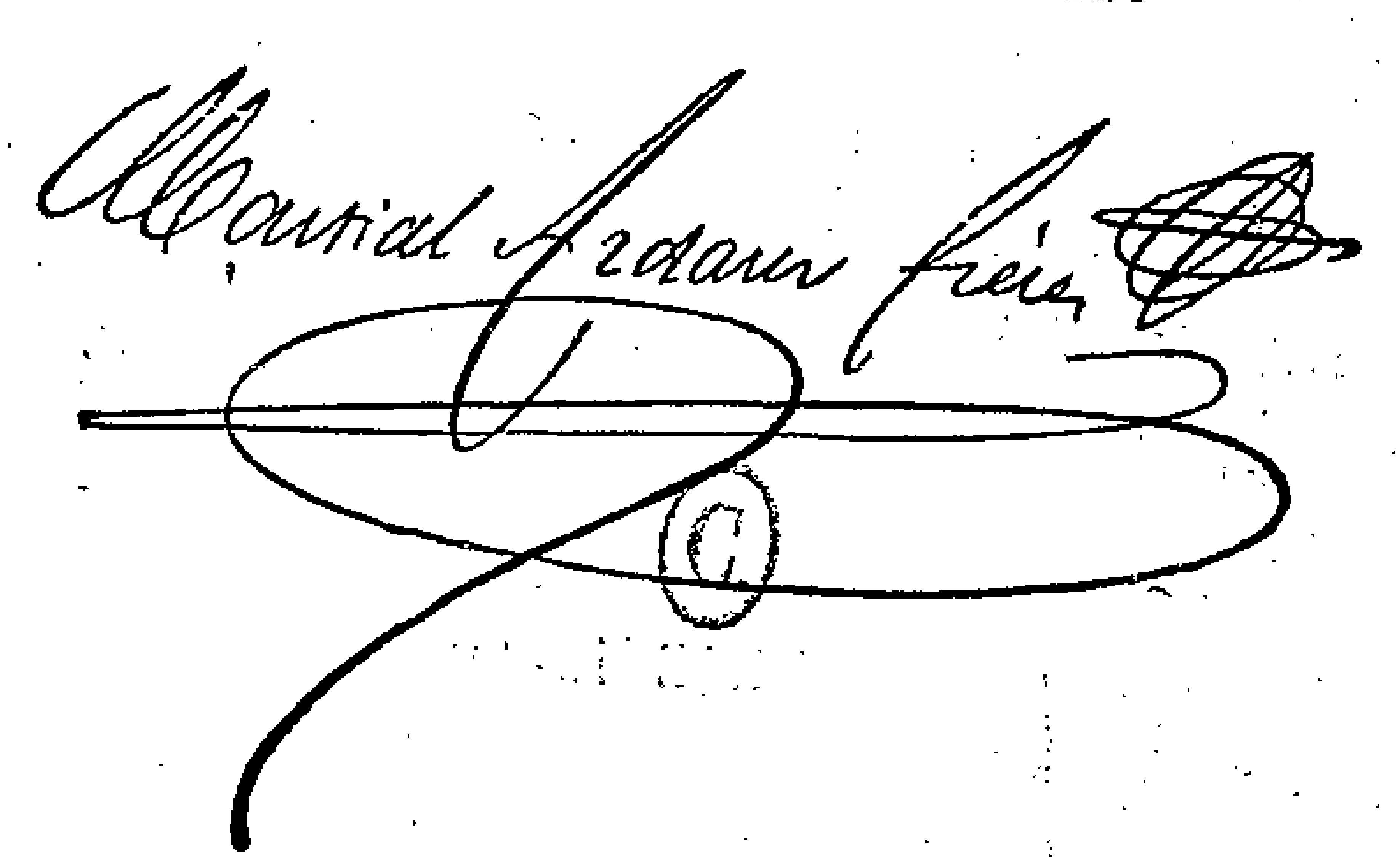
POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE.

PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

1re SÉRIE in-12.





LES SOIRÉES INSTRUCTIVES ET MORALES

OU

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

PAR

MADAME TRAMBICKA.

NOUVELLE ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGÉE.



LIMOGES
EUGÈNE ARDANT ET C. THIBAUT
Imprimeurs-Libraires-Éditeurs.

LES

SOIRÉES.

I. — LA MER.

— La mer! la mer! s'écria Charles, qui se tenait debout dans la calèche, découverte pour mieux voir chaque objet d'intérêt et de nouveauté.

Ce fut le signal d'arrêter, Marie et Henri voulant jouir de la vue que Charles venait d'annoncer; et l'on n'eût pu les satisfaire pendant que les chevaux couraient encore.

— Oh que c'est beau! que c'est beau! dit Marie. Cela ressemble tant au magnifique tableau de votre bibliothèque, qu'on nomme le coucher du soleil près de la mer! mais ici c'est beaucoup plus beau : ne le pensez-vous pas aussi, mon cher papa?

Le Père. Sans contredit, mon amour. Un tableau, quel qu'en soit le mérite, n'est qu'une imitation, et ce que nous voyons ici est la réa-

lité. Je m'aperçois, Marie, que votre attente a été surpassée.

— Oh papa! dit Marie, et comment encore! je ne m'attendais à rien de semblable.

— Sont-ce de véritables vaisseaux? demanda Henri, en indiquant des bateaux pêcheurs qui retournaient avec le produit de leur labeur : ils sont bien petits. Oh! que vois-je làbas? c'est si blanc et si brillant! on dirait un château, avec trois tours blanches. C'est bien beau!

— Ceci est un vaisseau réel, mon petit bonhomme, dit son père, frappé de cette comparaison; — c'est un château — mais pas l'espèce de châteaux que vous vous figurez. Le vaisseau est bien loin, et j'espère que vous connaîtrez mieux un de ces châteaux maritimes avant que nous ayans quitté la côte. Vous savez sûrement, Charles, comment on appelle ces citadelles de notre île?

Charles. Oui, mon père, je me la rappelle bien; on dit les murs de bois de la vieille Angleterre; mais on ne s'en sert pas à présent. Nous ne sommes en guerre avec aucun peuple, et il n'y a pas d'ennemi qu'ils soient chargés de repousser.

Le père. Non, Charles, grâce à la Providence; nous sommes à présent en paix avec tout le monde: mais Henri n'a qu'à nous raconter

une fable qu'il a lue dernièrement, où l'on conseille d'être toujours préparé à la guerre en temps de paix. Il me l'a lue hier.

Henri. Vous voulez dire le sanglier qui aiguise ses défenses?

Charles. Mais, papa, faut-il imiter les sangliers dans ce qu'ils font?

Le père. Non, mon enfant, et ce n'est pas le sens moral de la fable. Le sanglier avait raison de préparer ses moyens de défense quand il en avait le loisir, et une nation doit employer le temps de la paix à se mettre en état de défense : c'est le seul point de comparaison. Mais, si un peuple devait saisir la première occasion de faire la guerre à ses voisins, parce que ses préparatifs le rendent certain d'obtenir la victoire, il imiterait le sanglier dans une de ses plus odieuses qualités, et serait coupable d'un grand crime. Je serais bien fâché de voir les murs de bois de la vieille Angleterre tomber en ruines, et j'espère qu'il se passera bien du temps avant qu'ils dirigent leurs batteries contre un ennemi.

Marie. Voici encore un vaisseau! puis un autre! puis un de plus! qu'ils sont jolis, vus au soleil! Je n'avais nulle idée que ce spectacle fût si beau!

Le peu de distance qu'ils avaient à parcourir fut bientôt franchi, et chaque moment apporta

un nouvel enchantement à nos jeunes voyageurs. La soirée était délicieuse; à six heures, pas une brise ne ridait la surface de l'Océan. Au lieu des vagues et du bruit auquel ils s'attendaient, tout était calme, limpide comme le fameux lac de Loch Watrine tant célébré par Walter Scott.

Ils furent bientôt établis dans leur nouvelle demeure. C'était un cottage placé au milieu d'un très joli jardin. Des fenêtres de leur salon on apercevait l'Océan, quoique pourtant un bosquet en dérobât la vue au rez-de-chaussée. Rien n'était comparable à la joie des enfants. Après qu'on eut pris le thé, Henri s'écria :

— Oh ! j'aimerais tant à me promener sur ces beaux sables, à présent !

— Ah çà ! mes chers enfants, répliqua leur père, comment vous trouvez-vous? fatigués, prêts à vous mettre au lit, ou disposés à vous promener? Le soleil va se coucher, et la mer est ravissante. Il serait bon de jouir d'une pareille soirée; il ne faut pas nous attendre toujours à un temps si calme, si beau, si plein de jouissances à tous égards. Je suis à présent un vieux voyageur, et une de mes premières leçons, que je dois à l'expérience, est celle de ne remettre jamais au lendemain ce que l'on peut faire aujourd'hui même.

En peu de minutes toute la famille se trouva

sur le rivage; la marée montait, mais une vaste plaine de beau sable sec restait à découvert et semblait les inviter à ne pas dédaigner cet avantage.

— Oh! papa, dit Henri, permettez-moi d'aller ramasser quelques-unes de ces jolies coquilles! je crains que l'eau n'aille les couvrir, et je les perdrais alors; il faut que j'apporte ce qu'il y a de mieux à mes cousins.

— Mon cher Henri, si nous vivons et allons bien, je prends sur moi de vous promettre plus d'une occasion de ramasser des coquilles en quantité, quoique je ne m'engage pas à vous faire jouir souvent d'une aussi magnifique soirée. Il ne faut pas nous arrêter plus longtemps à présent; il nous suffit d'embrasser l'ensemble de la côte, de la mer et de notre voisinage. Je vous aiderai, un autre jour, à ramasser des coquilles ou des algues marines, ou bien à faire des châteaux et des fossés que le flux emporte; enfin, les choses où vous ne risquez rien et qui vous amusent, et dont votre père jouira autant que ses enfants. Je me rappelle si bien encore, qu'étant enfant, toutes ces choses faisaient mon bonheur!

— Combien nous en jouirons! reprit Charles; mais je ne puis m'empêcher de regretter que Rôdeur et Rongeur n'y soient pas; ils eussent été si heureux!

— Oh! oui, papa, ajouta Henri; il y a de si beau trèfle dans la prairie, mes petits lapins s'en fussent trouvés si bien! Pourvu qu'ils soient sains et saufs! s'ils étaient ici!

Marie semblait préoccupée en retournant au cottage. — A quoi pensez-vous, mon enfant? votre serin vous manque-t-il, ou désireriez-vous transplanter vos fleurs? demanda son père.

— Cela me conviendrait fort, reprit Marie; mais ce n'était pas à cela que je pensais en cet instant. Notre cottage me rappelait un passage de la Bible, et je cherchais à me le rappeler. C'était au sujet d'une maison près du rivage de la mer, juste comme qui dirait la nôtre. Aidez-moi, papa, vous le pouvez, j'en suis sûre.

Le père. Très volontiers, mon amour. Vous pensiez à Corneille, qu'un ange dirigea sur Joppé, où saint Pierre demeurait avec Simon, un tanneur, dont la maison était près de la côte. On montre encore à Joppé une maison bâtie dans le même endroit, et l'on désigne une vieille muraille comme faisant partie de l'ancienne maison. On trouve une jolie description de ce bâtiment, avec des réflexions pieuses et naturelles, dans un ouvrage publié dernièrement, et intitulé : *Trois semaines en Palestine*. Je connais l'auteur, et j'aurai du plaisir

à lire ce petit livre avec vous. Il y a un passage qui m'est restédans la mémoire. — « Otez, dit l'auteur, l'intérêt de son association avec saint Pierre, et la maison du signor Damians (c'est le nom du propriétaire actuel) se trouvera convertie en une maison turque, mal meublée et incommode, où quatre d'entre nous et nos matelas en queue d'aronde ont été fourrés dans une misérable chambre, le mieux qu'il fût possible ; mais supposons qu'elle ait logé un apôtre, et nous ne l'eussions pas échangée contre le meilleur hôtel de l'Europe. » Après cela, mes chers enfants, il faut supposer notre maison bien plus confortable que la sienne. On doit toujours apprendre des témoins oculaires ce qu'ils ont souffert d'incommodités en voyageant dans l'étranger : cela nous fera mieux apprécier nos propres avantages, et si nous ne perdons pas de vue ce qui doit nous occuper constamment, nous en serons plus reconnaissants à notre premier bienfaiteur. Mais, Marie, il y a encore un point qui rend notre maison bien différente de celle de saint Pierre, comme vous vous l'étiez figuré en premier lieu ; vous en souvenez-vous ?

Marie. Pas du tout, mon père ; il faut me le dire.

Le père. Où se tenait saint Pierre, quand les messagers de Corneille vinrent le trouver ?

MARIE. Oh! je m'en souviens à présent, papa; c'est qu'il était au faîte de la maison, et la nôtre a un toit raide : cela fait la différence.

LE PÈRE. Ils bâtissent les maisons, dans l'est, avec un comble plat, dont ils se servent en guise de grenier pour y garder la paille, le lin, et tout ce dont ils n'ont pas constamment besoin. Il en était ainsi à Jéricho, lorsque Rahab « amena les espions au comble de la maison, et les recouvrit avec des tiges de lin qu'elle avait déposées sous le toit. » Je me rappelle d'avoir lu, dans l'ouvrage d'un voyageur moderne, le docteur Pocock, que lui et ses amis ont soupé au faîte de la maison pour être au frais, et qu'ils y ont dormi dans une sorte de cabinet fait d'osier sans porte, chacun y ayant une cellule à soi. Il y a beaucoup de passages dans la Bible qui nous sont clairement expliqués quand on est au fait des coutumes des peuples de l'Orient, et qui nous paraîtraient à nous, nations du nord, étranges et à peine intelligibles sans cette connaissance. Je ne sache pas de leçon plus agréable et plus instructive pour la jeunesse que d'étudier les coutumes de l'est, et d'expliquer les épisodes de la Bible en partant de là.

— Papa, reprit Marie, je serais bien aise de lire toute espèce de livre qui me facilitera la compréhension de la Bible. Voulez-vous m'en donner un?

LE PÈRE. Mon amour, les enfants ont, de nos jours, un très grand avantage sur ceux qui ont vécu bien des années auparavant. Ils ont à leur portée une quantité de livres à peu près sur tous les sujets. Un de nos meilleurs amis, Marie, est à présent occupé à préparer un ouvrage que nous trouverons certainement aussi utile qu'amusant sous ce rapport. Il lui a donné un nom bien long, — *l'Encyclopédie de la Bible*; mais je sais que son style a de l'aisance et de la clarté. Je l'aurai pour vous aussitôt qu'il sera publié. — Mais, Marie, lorsque saint Piere se trouvait dans le comble de la maison de Simon à Joppé, vous rappelez-vous pourquoi il était venu?

MARIE. Je suis bien aise de me le rappeler. Il était venu pour prier, n'est-ce pas?

LE PÈRE. Oui, mon enfant; et s'il lui fallait une inspiration extérieure pour adresser à Dieu une prière fervente, il la trouva sans nul doute dans l'aspect de la mer. Très probablement cette vue l'aura fait penser à Jonas, qui prit un navire de Joppé, et crut follement échapper au devoir que Dieu lui dictait. Ce souvenir aura confirmé saint Pierre dans ses obligations envers le Christ, et pour nous, chrétiens, que de scènes ravissantes et propres à émouvoir éveillent nos pensées à la noble vue des profondeurs du grand abîme! Nous

aurons tout le temps d'y revenir, notre journée a été laborieuse, vous avez besoin de repos. Nous nous lèverons, demain, je l'espère, rafraîchis et prêts à jouir des agréments de notre nouvelle demeure. Allons, comme saint Pierre, dans notre maison, au bord de la mer, nous recommander à la protection de la divine Providence : et puis au lit ! Bonne nuit, mes enfants

I. — LA MARÉE.

— Oh ! papa, dit Marie en retournant du jardin dans la matinée du jour qui suivit leur arrivée, l'eau est bien plus haute qu'elle ne l'était hier au soir ! n'y a-t-il pas de danger d'inondation ? Elle est tout près de la cime du rivage ; je ne puis m'empêcher de songer à la chaumière de la pauvre Nancy, lorsque la rivière monta tout autour, et inonda sa cuisine !

Le père. Votre frayeur ne m'étonne pas du tout, Marie, quoique je ne pense pas qu'elle soit fondée. L'incident d'une rivière qui déborde est différent de l'élévation des eaux de la mer. Une rivière s'enfle par de grandes pluies continues et la fonte des neiges, et une inondation est non-seulement un cas rare, mais encore il est contraire à l'état naturel d'une rivière. Soit que les eaux de la mer montent

ou baissent, elle n'en est pas moins dans son état normal : on l'appelle le flux et reflux de la marée; et comme vous allez l'observer, la marée monte deux fois et descend deux fois dans l'espace de vingt-quatre heures. La mer est si régulière dans ce mouvement, que les pêcheurs et les marins de l'endroit peuvent indiquer exactement le temps où la marée est à son plus haut point; et ils disent alors : *La mer est haute*; et quand elle est descendue à son plus bas point, ils disent : *La mer est basse*. Il me semble que la marée est en cet instant à son plus haut point, et sans redouter qu'elle envahisse notre jardin, je m'attends à lui voir bientôt opérer sa retraite. Vous le verrez dans une heure ou deux, on peut s'en apercevoir à l'humidité des pierres de la côte. Maintenant, à vos leçons de la matinée, mes chers enfants; nous jouirons mieux des plaisirs de la mer, comme autrefois de nos amusements à la maison, lorsque nous en aurons acquis le droit par un travail volontaire et studieux.

—Papa ! papa ! s'écria Charles, en revenant de la porte de la maison après leur dîner, qui avait toujours lieu à une heure, la mer est redescendue bien loin en laissant le sable presque sec au-delà de ce que nous avons vu hier. Pouvons-nous nous promener et iouer sur la

grève? Henri est impatient de bâtir son château de sable, et vous nous avez promis d'être un de nos ouvriers.

LE PÈRE. De bonne foi, Charles, — n'y a-t-il pas là un mot pour Henri, et deux pour Charles? Qu'à cela ne tienne, nous irons tous, pour bâtir des châteaux ou ramasser des coquilles, ou nous promener et regarder autour de nous. Mais à présent le soleil est bien chaud, on a à peine un souffle d'air; il vaudrait mieux attendre encore une ou deux heures. Les jours sont bien longs, Henri; vous avez tout le temps d'en être fatigué, avant d'opérer votre retraite vers le comté de Bedfort.

— En ce cas, papa, dit Marie, j'espère que vous nous expliquerez le flux et reflux de la mer. Vous disiez hier que c'était admirable, et que peut-être nous ne saurions en comprendre les causes; mais encore pourriez-vous nous dire beaucoup de ce qui est à notre portée, et que nous ignorons. Si vous avez cette bonté, nous jouirons davantage du sable et de la mer.

LE PÈRE. Il faut commencer par récapituler ce que nous savons des changements de la lune. Combien de fois la lune décroît-elle, et combien de fois est-elle pleine?

HENRI. Je m'en vais répondre. La lune change tous les mois, et elle est pleine une fois par mois; mais la marée est haute à douze heures

d'intervalle, et basse dans le même espace de temps.

LE PÈRE. Et par conséquent vous pensez, Henri, que la lune n'a rien de commun avec la marée. Patience, mon jeune maître, nous saurons ce qu'il en est : la marée dépend beaucoup de la lune, mon petit bonhomme, plus même que de toute autre cause. Par un pouvoir nommé *attraction* (dont je vous expliquerai plus tard la nature), la lune attire les eaux de l'Océan en tournant autour de la terre, ou, ce qui revient au même, comme la terre tourne autour d'elle-même. Cela produit l'élévation et la baisse des eaux dans les endroits au travers desquels elle passe; et aussitôt qu'elle s'est éloignée d'une heure de nous, l'eau commence à baisser; puis lorsqu'elle est exactement au-dessous de nous, le flux recommence, et ainsi de suite. Nous avons la mer haute et la mer basse deux fois tour à tour, dans l'espace de vingt-quatre heures.

MARIE. Mais, papa, le soleil n'attire-t-il pas la mer aussi bien que la lune? il me semble l'avoir entendu dire.

LE PÈRE. C'est vrai, Marie; mais bien que le soleil soit infiniment plus grand que la lune, sa distance affaiblit son pouvoir d'attraction. Néanmoins il a une grande influence sur la marée, car lorsque la lune est pleine et se trou-

ve du côté opposé au soleil, ou quand elle va changer et que tous deux sont du même côté de la terre, les marées sont bien plus élevées. Quand la lune est à moitié pleine, soit à sa croissance, soit à son déclin, les marées sont très basses. Les hautes marées sont appelées « grandes marées ou malines », et les basses « morte eau ou morte marée. »

Marie. Je ne saurais comprendre comment la lune fait monter les eaux en passant au-dessus des différentes parties de la terre.

Le père. Je ne m'en étonne pas, Marie ; mais quand vous serez d'âge à étudier ce sujet à fond, vous saurez qu'une masse attire une autre masse. La lune attire aussi bien la terre que la mer, mais la terre est trop solide pour céder. Si vous jetez une pierre dans un étang, vous verrez les ondes tourner en cercles plus ou moins rapprochés jusqu'au bord de l'étang; mais la même pierre jetée sur le pavé n'agitera pas les parties dont il est composé.

Marie. La lune attire-t-elle aussi les eaux d'un étang ? Je n'en ai pas encore entendu parler.

Le père. C'est probable que vous n'en ayez pas entendu parler, car c'est trop minutieux pour qu'on l'ait observé; mais elle attire les eaux d'un étang et celles d'un seau d'eau, même le sang qui coule dans nos veines. Il faudrait un immense espace d'eau pour que cet

effet tombât sous notre observation. Il n'y a pas de marée dans le plus grand des lacs intérieurs, la mer de Galilée, dont il est question dans le Nouveau Testament, et dans la mer Caspienne, plus grande encore que celle-ci. Même dans la Méditerranée, la marée est à peine perceptible; mais en Angleterre, l'Océan nous entoure de tous côtés, et c'est là qu'il faut voir le flux et reflux dans toute sa beauté : et à nous autres, visiteurs de la mer, cela présente un changement de scène continu, que nous n'aurions pas sans le flux et le reflux de la marée.

MARIE. A présent je jouirai doublement des sables et de la mer. C'est si agréable de tout connaître.

LE PÈRE. C'est vrai, mon amour; mais n'oubliez pas qu'il y a des choses que vous ne sauriez comprendre. Toutefois, vous voyez la différence entre la marée et l'inondation d'une rivière, et vous en savez assez pour le moment sur la nature et l'époque de la marée. — Charles, vous avez l'air de vouloir faire une question. Parlez, mon garçon.

CHARLES. Je crois me rappeler de vous avoir entendu dire, en parlant de notre visite à la mer, que nous irions courir sur le sable avant le déjeuner, et que la brise de la mer nous donnerait un bon appétit au retour.

LE PÈRE. J'espère que vous ne serez pas

désappointé. Que voulez-vous dire, mon enfant?

CHARLES. C'est qu'en nous levant ce matin, le sable était presque couvert d'eau, et le jardinier disait que la marée avançait si vite que tout serait envahi. En effet, nous ne pûmes aller au-delà des grandes pierres qu'il appelle le rivage.

LE PÈRE. J'ai oublié de vous dire qu'il y a des parties de la terre qui ne viennent pas au-dessous de la lune exactement dans les vingt-quatre heures; cela demande cinquante minutes de plus; alors la marée arrive chaque jour cinquante minutes plus tard que la veille, et le sable sera sec quelquefois avant, quelquefois après le déjeuner, ou bien après dîner ou dans la soirée; il faut nous arranger de manière à pouvoir y courir. Souvent aussi nous nous promènerons sur le rivage pour voir la marée du haut des rochers, dont je connais la route. Nous saurons tout cela par degrés.

III. — LE CHATEAU DE SABLE.

LE PÈRE. Venez, mes enfants, la chaleur a diminué, et il y a une brise bien rafraîchissante; ne perdons pas de temps, la marée va venir.

HENRI. Vous allez faire un château de sable pour nous, n'est-ce pas?

LE PÈRE. Nous verrons : dites à William de nous suivre et d'apporter une petite bêche de jardin. Nous n'avancerions pas sans notre homme de confiance. Ah çà! voyons, Charles, êtes-vous bon architecte et bon ingénieur? Nous avons besoin de tous les deux.

CHARLES. Je ne comprends pas trop ce que vous entendez par là, papa. Je veux bâtir un château. Vous savez, Marie, que nous en avions bâti un sous le mûrier, dans le jardin, qu'on appelait *Fort Henri.*

MARIE. Mais nous mîmes à peu près une semaine à élever ce grand château; ici, sur les sables, l'ennemi nous ferait décamper bien vite, si nous étions des architectes aussi lents.

CHARLES. L'ennemi, c'est la marée, n'est-ce pas? Allons, Marie, il faut nous dépêcher.

MARIE. Vous n'avez eu garde d'oublier, Charles, que papa se rappelait d'en avoir fait quand il était petit garçon, et depuis aussi, n'est-ce pas? autant vaudrait qu'il nous fît voir comment on s'y prend pour bâtir un château de sable, nous pourrions l'imiter après. Voici William avec la bêche.

LE PÈRE. Vous avez raison, Marie; voyons, Charles, votre habileté : comment faudrait-il commencer?

Charles. Non, non, papa, c'est vous qui êtes l'architecte pour aujourd'hui, et je serai votre apprenti.

Le père. Allons, William, commencez par former un monceau de sable bien solide ; faites-le rond et plus large d'en bas... C'est bien... à présent tâchez de le rendre aussi compact, aussi uni que faire se peut... Tenez, Charles, voici une forteresse et votre fossé intérieur. Henri, courez m'apporter ce bâton sec ; voyez, il est tout uni, les vagues en ont enlevé l'écorce. Ce sera notre bâton de pavillon. Je m'en vais le fendre et y mettre cette demi-feuille de papier qui nous servira de pavillon.

— Oh ! papa, dit Marie en riant, nous ne devons pas combattre sous la bannière française.

Charles. N'importe pour aujourd'hui, Marie. Le château se présentera mieux avec une bannière flottant au haut de ses tours ; nous serons aujourd'hui des soi-disant Français, et vous nous en peindrez une avec les couleurs anglaises.

Henri. Papa, quelle est la différence de ce fossé intérieur à tous les autres fossés?

Le père. Le fossé intérieur est large, profond, plein d'eau comme on en avait dans les vieux châteaux autour de la grande tour intérieure, appelée la tour de Garde, où l'on cher-

chait un refuge lorsque les murs extérieurs, les fossés et les autres parties du château tombaient au pouvoir de l'ennemi.

CHARLES. Aurons-nous un mur et un fossé extérieur, papa?

LE PÈRE. Je pense que nous en avons encore le temps; j'observe la marée, et il me semble que dans un quart d'heure il faut nous préparer à la résistance ou à la retraite. C'est à notre jeune camarade à en décider!

HENRI. Je n'imagine pas que nous puissions tenir, si la mer vient comme hier soir.

LE PÈRE. C'est ce qu'elle fera, mon garçon; ainsi, William, élevez un rempart, avec un fossé de chaque côté, et faites vite. Vous serez bientôt capable, Charles, de lire un ouvrage où l'on parle d'un peuple fou qui prit les armes contre l'Océan, quoique j'eusse pensé que c'était une invention des Grecs. Marie peut aussi nous raconter une véritable histoire qui prouve autant de stupidité que de folie.

MARIE. Vous voulez dire un trait de l'histoire d'Angleterre, papa?

LE PÈRE. Nous aurons tout le temps qu'il faut pour l'entendre, avant que la mer ne donne sur ces ouvrages avancés.

MARIE. Je me rappelle bien cette histoire, mon père; mais je pense que vous voudrez la

raconter ; je ne m'y prendrais pas bien ; c'était un Danois.

Le père. Il me semble que vous auriez pu la raconter. La voici. — On dit que Canut, le plus grand monarque de son temps, voulant faire rougir ses courtisans qui l'avaient follement flatté en lui disant qu'il était le roi de la terre et de l'onde, et que toutes choses lui obéissaient, commanda qu'on lui apportât une chaise sur le sable. Il s'y assit ; les vagues avançaient de plus près en plus près ; alors il leur ordonna d'un ton d'autorité de se retirer sur-le-champ. La mer néanmoins marchait toujours, et la marée mouillait les vêtements du roi, qui se tournant vers ses courtisans, leur dit ces paroles : Il n'y a qu'un seul Etre qui puisse dire à l'Océan : Tu iras jusqu'ici et pas au-delà, et c'est ici que tes fières vagues doivent s'arrêter. Henri, qui est ce seul Etre ?

Henri. Oh ! papa, je sais que c'est le bon Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et toutes choses. C'était bien mal au roi Canut de commander aux flots.

Le père. Cela eût été impie s'il l'eût fait sérieusement. Mais il est clair qu'il voulait seulement faire honte à ces méchants, qui, pour lui plaire en le flattant, lui dirent qu'il pouvait déployer la puissance de Dieu. Ils étaient aussi stupides que pervers, et j'espère

qu'il les chassa de la cour, ou leur apprit à se mieux conduire. La flatterie est la nourrice du crime; chacun doit se mettre en garde contre elle. J'ai connu des sottes gens qui flattaient les enfants, et qui en faisaient de petits imbéciles. Vous remarquerez plus tard que celui qui vous flatte en face médit de vous en votre absence.

— Oh! regardez, regardez, papa, dit Henri, la marée s'empare de notre fossé extérieur! la voilà qui se retire, sans avoir endommagé le mur avancé. Elle retourne! voilà un pan de muraille qui part! C'en sera fait du grand château!

Le père. Ce dommage, dans un siége réel, eût été appelé une brèche; il faut vous le rappeler, Henri. Je commence à trembler pour les fondements du château.

Charles. Oh! voilà le château entouré... le voilà à sec.

Le père. Je crois que la prochaine attaque vous fera baisser le pavillon. On vient. Tenez, Henri, le château est parti, et notre pavillon flotte.

Henri. Quel beau jeu! le voilà fini. En aurons-nous bientôt un autre, papa? c'est un si joli plaisir.

Le père. Nous en reparlerons. Je suis aussi content que vous de l'avoir fait aujourd'hui,

parce que l'état du baromètre et l'aspect général des cieux présagent un changement qui ne sera pas pour le mieux, le temps nous ayant bien souri.

MARIE. Oh! papa, j'ai bien envie de connaître le baromètre et cet autre instrument — j'oublie son nom — qui indique le chaud et le froid. Je n'y entends rien.

LE PÈRE. Je tâcherai, mon enfant, de vous l'expliquer en général, quoiqu'il vous faille attendre un peu avant que vous puissiez tout comprendre. Charles, prenez ces algues marines et cette longue feuille qui ressemble à un sabre. On les dit d'excellents baromètres, et nous avons tout le loisir de faire des expériences.

Charles, mon garçon, il faut que je vous montre un passage de Xénophon (que vous lirez, j'espère, bientôt sans moi) que vous m'avez remis à l'esprit, lorsque vous avez jeté ce cri à la vue de la mer.

CHARLES. Qu'ai-je dit, papa? je ne m'en souviens plus.

LE PÈRE. Je m'en vais vous le dire. Quelques Grecs (dans l'affaire appelée la Retraite des Dix-Mille) se trouvaient accablés de fatigue en traversant un pays ennemi, et, quoique pleins de courage, ils allaient succomber au désespoir, lorsque tout-à-coup, à leur grande joie,

un de ceux qui se trouvaient en avant s'écria : La mer ! la mer !

MARIE. C'étaient les paroles de Charles. Les Grecs ne pouvaient pas, à coup sûr, se réjouir plus que nous.

LE PÈRE. Cependant ils avaient de bonnes raisons pour cela, car la mer leur apportait une espérance de sécurité. Je confesse que le cri de joie de Charles me fit réellement plaisir. Dois-je vous dire, Marie, à quoi je pensais, en voyant le flot emporter en peu de temps notre château, ses murailles, sa tour et tout?

MARIE. Veuillez nous en faire part. Quant à moi, je ne songeais qu'à notre château et à ses ruines; cela m'avait tant amusée! Mais vous, papa?

LE PÈRE. Je pensais au petit nombre d'années qui s'écouleront jusqu'au moment où nous serons tous enlevés de la terre, sans qu'on retrouve nos traces, pas plus que vous ne retrouverez demain les restes de notre château de sable. Le vrai chrétien sait qu'il doit vivre dans un monde meilleur où l'on ne connaît plus ni temps ni flot; où notre vie n'aura pas de fin; où il n'y a pas de flux et de reflux dans notre bonheur, comme cela arrive aux meilleurs dans ce monde. Là est la plénitude de la joie qui s'accroît en mesure de nos moyens de la concevoir, c'est-à-dire quand au

travers de l'éternité nous approchons de la perfection de notre Père et de notre Dieu.

IV. — UNE TEMPÊTE.

A peine les enfants s'étaient-ils retirés pour se reposer, que les signes d'un changement de temps se firent apercevoir. Le vent s'éleva et résonna partout, les vagues retombaient plus pesamment que la veille, à mesure que le reflux approchait du rivage; il plut toute la nuit, et les sons d'un tonnerre éloigné se faisaient entendre par intervalles. Le lendemain matin le vent devint fort et violent, la pluie tomba par torrents, et l'aspect général des cieux et de la mer fit prévoir une tempête furieuse à tous ceux qui en connaissaient les avant-coureurs. Aucun bateau ne quittait le rivage, et les vagues toutes blanches qui s'amoncelaient dans la mer annonçaient que la marée se présenterait plutôt imposante que belle.

— Oh! papa, dit Marie, quel changement! qui pourrait reconnaître la même mer? J'ai pensé tout le matin à notre Sauveur et à ses disciples, dans le navire au milieu de la tempête qui bouleversait le lac; il lui était bien difficile de dormir sur un oreiller pendant que

les vagues se brisaient autour de lui! Je ne m'étonne pas de la frayeur des disciples.

LE PÈRE. Non, mon amour, il n'y a pas lieu de s'en étonner; mais tout ce récit de la tempête est si admirable, si propre à nous rendre meilleurs, que je reviendrai sur ce sujet avec vous, mes enfants. A moins que je ne me trompe, la mer annonce une tempête alarmante en cet instant. Observez les lames : comme elles sont furieuses, agitées, prêtes à mettre en pièces tout ce qu'elles pourront rencontrer! Mais écoutez! entendez-vous?

MARIE. C'est le tonnerre, le même retentissement... Encore!

LE PÈRE. Je crains que ce ne soit un signal de détresse. Ah! tenez, voilà le vaisseau qui a tiré le canon. Charles, apportez mon télescope de l'autre chambre. C'est un brigantin, — je crains qu'il ne vienne échouer contre les rochers! Oh! regardez, ces bateaux vont contre vent pour l'assister, mais ils ne peuvent parvenir jusqu'à lui. Pauvres gens! ils auront beaucoup à faire pour avoir leurs vies sauves, sinon leur vaisseau. Espérons pour le mieux, que Dieu soit avec eux et leur vienne en aide. Je le vois qui a viré de bord et arrive vent arrière. Mais observez, mes enfants, ces lames furieuses qui viennent se briser contre le rivage. Est-ce effrayant! en vérité, Marie, si je n'étais

bien sûr que la marée n'envahit jamais le rivage, je ressentirais quelques-unes de vos appréhensions par rapport à notre maison, quoique nous puissions recevoir une petite ondée semblable à la pluie fine d'un brouillard. Mais ce n'est pas l'époque des hautes marées, et nous sommes en sûreté.

MARIE. Il m'a semblé vous avoir entendu dire que les hautes marées avaient lieu tous les quinze jours, et que c'en était une.

LE PÈRE. Vous avez raison, ma chère; mais les grandes marées arrivent au mois de mars et à la Saint-Michel, au temps des équinoxes. Celle qui est devant nous a de quoi répondre à toute notre attente de jouir de sa majestueuse grandeur, et si ce n'était l'angoisse que l'on ressent pour la sécurité de l'équipage par une semblable tempête, la scène est belle en elle-même, et je suis satisfait d'avoir vu la mer dans toute sa puissance.

Ne trouvez-vous pas, Marie, qu'un spectacle comme celui dont nous sommes les témoins nous rappelle fortement le pouvoir sans bornes et la nature divine de Notre Seigneur, quand nous le voyons calmer les ondes et dire à la mer : « Paix ! sois tranquille ! » Ses disciples avaient le même livre de psaumes que nous, et vous devez vous rappeler, Marie, cette admirable description du vaisseau dans la tempête.

qui finit ainsi : « Ils crient dans leur trouble vers le Seigneur, et il les délivre de leur détresse ; il calme la tempête et apaise les vagues. » Ils durent sentir le suprême pouvoir de la Providence, lorsque, avec la voix du Tout-Puissant, il commanda aux vents et aux flots, et qu'il fut obéi ! Les horreurs de la tempête furent accrues pour les apôtres par les ténèbres de la nuit, et ils sentirent toute l'angoisse d'un naufrage. Leur vaisseau penchait de tous les côtés, s'élevant, comme dit le Psalmiste, tantôt vers les cieux, tantôt près de tomber dans l'abîme, et leurs âmes étaient douloureusement oppressées. Néanmoins Jésus dormait toujours : ni le bruit des vagues, ni le souffle du vent, ni le roulis du vaisseau ne troublaient son repos. Enfin il fut réveillé par ce cri : « Nous périssons, Seigneur ! sauvez-nous ! nous laisserez-vous périr ! »

Henri. C'était bien mal à eux de parler ainsi, mon père.

Le père. Sans contredit, mon enfant ; Jésus le leur dit aussitôt. Ils eussent dû avoir foi en lui et ne pas désespérer de la Providence. « Comment se fait-il que vous n'ayez pas de foi ? » Mes chers enfants, cet événement surprenant renferme des leçons propres à instruire chacun de nous : — l'enfant, l'homme, le vieux disciple n'ont qu'à le lire, et ils seront consolés.

MARIE. Oh! papa! j'aime tant à vous entendre appliquer à nous-mêmes les miracles et les paroles du Sauveur! Nous en causons ensemble avec Charles, et Henri nous demande de lui répéter ce que vous avez dit.

LE PÈRE. Ce miracle a été une source de consolation pour votre père, lorsque l'affliction l'a frappé. Ne nous dit-il pas clairement de ne pas craindre que le Seigneur nous abandonne, lorsque les flots et les tempêtes de la vie viennent fondre sur nous? Vous aussi, mes enfants, vous rencontrerez les flots et les tempêtes pour éprouver votre résignation. Jésus n'est plus présent au milieu de nous, comme dans le vaisseau des apôtres; mais il est en esprit toujours près de nous. Et si nos peines continuent, si Dieu semble différer de venir à notre secours, tel qu'un ami plongé dans le sommeil, il n'est pas insensible à notre état. Il ne nous abandonne pas, il ne saurait nous oublier, et dans le temps propice il se lèvera et dira à nos angoisses : « Paix! soyez tranquilles. » N'est-il pas délicieux, Marie, de sentir un tel ami près de nous?

MARIE. Je le sens, papa, et j'aime à y penser.

LE PÈRE. Bien, mes enfants; efforcez-vous d'être bons, priez-le de vous rendre tels, de veiller sur vous, et vous ne craindrez rien. Vous êtes les objets de sa sollicitude, comme

ces enfants qu'il prenait dans ses bras pour les bénir. Il aime tendrement les bons enfants, et lorsqu'ils meurent il les prend dans un lieu bien meilleur, où il n'y a plus ni troubles ni tempêtes, mais seulement paix et sécurité. Il faut vous rappeler ici la belle prière que l'Église offre pour ses enfants à leur baptême : « Que, délivrés de la colère de Dieu, ils soient reçus dans l'arche de l'Église du Christ, et que, fermes dans la foi, joyeux dans l'espérance, forts dans la charité, ils traversent les flots du monde pour arriver à l'éternelle vie. »

V. — NAUFRAGE D'UN BRIGANTIN.

— Mes chers enfants, leur dit un jour leur père, les journaux nous donnent la triste relation d'un naufrage, avec la perte de tout ce qui se trouvait à bord ; et en me souvenant du temps, de la description du navire, et de la côte où il a échoué, je suis convaincu qu'il est question du brig que nous avons vu lutter contre la tempête, et dont nous avons entendu les signaux de détresse. Tout l'équipage alla au fond de la mer.

Marie. Oh! les pauvres marins! J'y ai bien pensé dans le temps, ainsi qu'à leurs femmes et à leurs enfants! — Pauvres créatures!

Le père. Je vois qu'on parle d'une souscription en faveur des veuves et des orphelins; et je me trompe, ou mes enfants vont y contribuer. Qu'en dites-vous, Marie?

Marie. Vous savez, papa, que j'ai quelque argent dans ma bourse de soie, et vous me disiez d'acheter une jolie boîte à ouvrage. J'aime tout autant le donner à ces pauvres gens, et je ne veux plus de nouvelle boîte à ouvrage.

Charles. J'ai aussi de l'argent mis de côté pour un nouveau pupitre. Le vieux fera tout aussi bien, et je n'en demanderai pas d'autre si vous me permettez de donner cette somme à ces infortunés.

Le père. Et que dit mon petit bonhomme?

Henri. Papa, je crois voir le vaisseau au milieu de la tempête. Pauvres enfants! Donnez-leur tout mon argent, papa. Je ne crois pas en avoir besoin, et quand même ce serait le cas, il ne faut pas y penser.

Le père. Bien, mes enfants; j'enverrai avec plaisir votre petite offrande à ces malheureux. Combien nous devons remercier Dieu de nous avoir sauvés du danger et mis à même de secourir ceux qui souffrent! N'allez pas voir le moindre mérite dans ce que vous faites. Rien de ce que nous possédons ne nous appartient; nous en sommes seulement les gardiens, et c'est

un emploi dont il nous faudra rendre un jour un compte sévère. Nous ne pouvons faire un meilleur usage de notre fortune qu'en soulageant ceux qui sont malheureux, si nous sommes guidés par le véritable motif.

MARIE. Que veut dire le véritable motif, papa?

LE PÈRE. Le véritable motif d'un chrétien est l'amour de nos semblables en Jésus-Christ. Sans cet amour, qui nous mène à des actes et à des pensées de charité, nous ne pouvons ni aimer Dieu ni en être aimés.

HENRI. Ceux qui se trouvaient dans le bâtiment étaient-ils bien méchants?

LE PÈRE. Pourquoi le pensez-vous, mon enfant?

HENRI. Parce que le bon Dieu, fâché contre eux, a envoyé la tempête pour détruire leur navire et leur ôter la vie.

LE PÈRE. Mes très chers enfants, en réponse à la question de Henri, il faut prendre garde de supposer que Dieu soit irrité davantage contre une personne qui souffre que contre celle qui n'éprouve aucune peine. Nous n'avons pas les moyens de décider ce point. Nous savons que le mal nous est envoyé pour nous préparer l'entrée des cieux, et pour nous rendre dignes du royaume du Christ. Nous savons aussi que les bons sont enlevés par une mort prématurée

aux maux à venir. Pensez-y, mes enfants : Abel était un juste et Caïn un méchant : cependant Abel est tué par son frère, qui lui survit. Nous n'avons pas le droit de porter un jugement sur ce qui arrive aux autres. Quand l'affliction nous frappe, c'est un avertissement de sonder notre propre cœur, de nous repentir et de nous tourner vers Dieu. Mais si le mal qui visite notre voisin est envoyé par la colère ou par l'amour, nous ne pouvons le dire. Nous ne savons rien de ces pauvres marins, il faut les laisser aux mains de Dieu; il est plein de miséricorde. Quant aux veuves et aux orphelins, il faut espérer qu'ils accepteront l'affliction en chrétiens, et tout en les secourant de notre argent, ne les oublions pas dans nos prières, et faisons ainsi un bon usage de ce qui arrive aux autres ou à nous-mêmes. A présent, mes chers amis, allez chercher votre argent pour l'envoyer sans délai. Ce qu'on peut faire aujourd'hui ne doit pas être remis au lendemain.

Dans la soirée, la conversation porta sur les périls de la mer et les moyens inventés pour la sûreté des marins. Un phare était en vue dont les fanaux allumés les amusaient toujours, et ils écoutèrent avec un vif intérêt la description de leur père sur sa nature et son emploi.

VI. — LA FAUTE DE CHARLES ET SA PUNITION.

Le temps de retourner à la maison approchait à grands pas, et jamais les enfants ne s'étaient amusés davantage, quand un échec vint troubler leur joie. Nous eussions voulu ne pas en parler; mais notre histoire ne serait ni sincère ni complète si nous le passions sous silence. La plus grande satisfaction de leur père était de leur procurer tout ce qui pouvait servir à leur bien, et de leur accorder tous les innocents plaisirs à leur portée. Il bondissait de joie tant qu'il sentait que leur satisfaction était inoffensive, joyeuse, rafraîchissante, et surtout lorsqu'elle se présentait comme la récompense de leur application et de leur bonne conduite. Mais il tenait à être obéi dans toutes ses injonctions, et en général elles étaient de nature à parler à leur raison, quoiqu'il leur prescrivît le devoir d'obéir quand même ils ne comprenaient pas le *pourquoi*. Il leur disait qu'un temps viendrait où ils seraient convaincus que les règles qu'on leur faisait observer étaient raisonnables en elles-mêmes, et propres à opérer leur bien-être, quoiqu'elles semblassent gâter leurs plaisirs du moment; aussi, à mesure qu'ils devenaient plus grands, ils sem-

blaient se convaincre de cette vérité. Ils voyaient clairement que ce qui leur semblait désirable leur avait été refusé par leur père, parce que cela n'eût servi ni à leur bien ni à leur véritable plaisir, et ils apprirent de plus en plus à soumettre gaîment leurs désirs aux siens et à renoncer sans murmure à tout ce qu'il désapprouvait.

Bien que ce fût la règle générale de leur conduite, il leur arrivait malheureusement d'y dévier parfois, et l'interruption de leurs plaisirs sur la côte fut occasionnée par une de ces tristes occurrences. Une des premières règles prescrites à leur arrivée sur la côte avait été qu'aucun des enfants ne se permettrait, sous aucun prétexte, de sortir au-delà d'une grille qui donnait sur la mer, sans être accompagné par le père ou un domestique de confiance. C'était une bonne règle, nos lecteurs en conviendront avec nous. Les enfants qui enfreignent une défense tombent dans la peine et le danger, là où ils s'imaginent que tout est aussi sûr qu'agréable, et nos trois petits amis avaient toujours obéi à cette injonction sans y voir de la dureté ou une pénible restriction.

Un jour cependant leur père alla à la ville voisine, et les enfants s'amusèrent ensemble à jouer à cache-cache dans le bosquet de la prairie sans penser à mal, comme de bons et

heureux enfants. Pendant que Charles se cachait derrière un laurier près de la grille, un pêcheur qui passait, le voyant jouer, s'arrêta et lui dit : — Bonjour, mon petit monsieur; voilà une belle journée. — Très belle, reprit Charles. Faites-vous sortir le bateau? — Oui, Monsieur, reprit l'homme; voudriez-vous d'une petite navigation? En ce cas, vous êtes le bienvenu. — Merci, dit Charles; je l'aimerais bien, moi; mais papa ne permet pas que nous allions au-delà de cette grille. Oh! reprit cet homme (et il faut qu'il ait été bien méchant pour parler ainsi), votre papa n'en saura rien. Je l'ai rencontré bien loin d'ici, qui allait en ville, et il ne sera de retour que longtemps après que vous aurez eu ce plaisir. — J'aimerais à aller en bateau, car je sais que vous prendrez garde à moi; mais papa a dit qu'il ne serait jamais tranquille si nous nous aventurions sur les sables sans lui ou William. — Mais, mon jeune maître, dit l'homme, vous ne serez pas seul. Venez. Je vois que la grille est fermée : montez en haut et jetez-vous dans mes bras, nous serons hors de vue en un instant. — Pauvre Charles! il allait céder à la tentation, lorsqu'il songea à son frère et à sa sœur qui l'attendaient de l'autre côté de la prairie; il allait dire : « Non, je n'y puis aller, » lorsque cet homme reprit avec précipitation : — Monsieur,

faites ce que bon vous semble, venez ou restez: il faut que je m'en aille, sans quoi ce sera trop tard. — C'en était trop pour le pauvre garçon: papa, frère, sœur, ses devoirs, tout fut oublié en un moment; il courut à la grille, grimpa au haut, et le méchant pêcheur l'emmena vers le bateau amarré près du rivage, et si bien caché par le bosquet qu'on ne le voyait pas; le bateau fut bientôt prêt à l'aide d'un autre pêcheur qui attendait. — A présent, mon jeune maître, dit-il, sautez dedans et tenez-vous tranquille, pendant que nous allons lancer le bateau. Charles se tenait près du timon; mais dans le moment même où l'homme qui avait de l'eau jusqu'aux genoux allait entrer dans le bateau, le pauvre garçon se leva pour voir ce qu'il faisait; un mouvement du bateau lui fit perdre la balance, et il tomba de son long dans la mer. Dans cet endroit l'eau n'avait pas assez de profondeur pour le noyer, quand même les hommes ne se fussent pas trouvés si près; mais il est probable que la lame qui retournait l'eût jeté dans une eau plus profonde dont il ne fût jamais sorti vivant. Il fut d'abord si effrayé qu'il ne sut ce qui venait de se passer, et il resta immobile et palpitant, comme s'il eût perdu l'esprit.

— Vous venez de nous mettre dans un bel embarras, Sam, dit son compagnon; nous

allons perdre la pratique du vieux monsieur. Pourquoi ne pas laisser ce garçon tranquille dans son jardin? je n'étais guère content de le voir venir. — Je ne sais trop, Jack, ce qui m'a ensorcelé pour l'engager à cela, lorsqu'il m'a dit que son père lui avait défendu de sortir du jardin; mais qui eût cru que ce jouvenceau tomberait par-dessus le bord! — Il faut remercier Dieu qu'il n'en soit rien advenu, père Sam (car Jack était meilleur et plus religieux que son compagnon), il eût pu regarder la mer et tomber sous le bateau. Dieu merci, Sam, sa vie est sauve! il faut prendre son parti. — Jack, dit Sam, il faut convenir que vous êtes un meilleur juge de ces choses que moi; mais que devons-nous faire? je ne voudrais pas aller trop près de la maison. — Restez donc avec le bateau, reprit l'autre, et j'emmènerai le jeune maître chez lui. Sam, n'engagez jamais un enfant à faire ce que son père lui a défendu : en seriez-vous content vous-même? Le pauvre garçon est mouillé jusqu'aux os.

— Oh! dit Charles aussitôt qu'il recouvra ses sens, et pleurant amèrement, je ne me soucie pas d'être mouillé; mais que répondrai-je à mon cher papa? Il est si bon pour moi! je n'aurais jamais dû faire cela. Que lui dirai-je! — Ecoutez-moi, mon maître, reprit Jack : dites à votre père toute la vérité, sauf les suites. Je

gronderai bien mon camarade de vous avoir entraîné. Il ne songeait, à vrai dire, qu'à vous faire plaisir; mais il a eu tort, il faut en convenir. Si nous perdons la pratique de la maison, c'est que nous l'aurons bien mérité. Mais la vérité est la vérité, mon jeune maître. On peut la dire sans jamais rougir. — Oh! non, on en rougit, dit Charles; j'ai honte de dire la vérité tant j'ai été méchant.

— Non, Monsieur, reprit Jack (qui avait été dans une bonne école, allait toujours à l'église, était bon père pour ses enfants, et en savait bien plus que quelques-uns de ceux qui se mettent mieux et lèvent la tête bien haut); non, Monsieur, je suis fâché de vous contredire. Vous avez honte de ce que vous venez de faire, et non sans raison; mais dire la vérité n'est jamais une honte. — Oh! reprit Charles, je ne la dirai pour rien au monde; mais je suis aussi effrayé que honteux de rencontrer mon père.

En ce moment on vit accourir William, hors de lui, et marchant aussi vite que ses jambes pouvaient le porter. Il avait vu Henri et Marie en pleurs, parcourant la prairie et le jardin, à la recherche de Charles et le cherchant vainement dans toute la maison. Il s'était élancé par-dessus la grille, laissant les enfants de l'autre côté, regarder à travers les barreaux, et pleurant après leur frère. — Oh! maître Char-

les, dit William en le voyant dans les bras du pêcheur, où avez-vous été? — Serait-il blessé, pêcheur? — Non, fut la réponse; mais il est mouillé comme un rat noyé; mettez-le au lit sur-le-champ, et vous ferez mieux, mon jeune maître, de courir au plus vite à la maison. Adieu, Monsieur.

William et Charles furent bientôt près de la grille, où Marie et Henri ne se possédèrent pas de joie en le voyant de retour. Toutefois il ne pouvait parler, et ils le suivirent à la maison, tout en pleurant et en s'étonnant de l'aventure. Le pauvre Charles fut mis au lit sans pouvoir revenir à lui. — Quand est-ce que papa sera de retour? demanda-t-il; oh! je suis bien fâché, je ne veux plus lui désobéir. — Marie, qui restait près de son lit et l'embrassait tendrement, le pria de lui tout dire; et, quand il l'eut fait, elle se remit à pleurer. — Oh! Charles, dit-elle, je suis si aise de vous voir sauvé! — Ma chère sœur, reprit-il, papa sera si fâché; que dois-je faire? — Vous lui direz toute la vérité, reprenait-elle; je pense qu'il sera fâché, Charles; mais vous le savez, il vous aime tendrement, et je suis sûre qu'il vous pardonnera quand il vous verra si chagriné. — Pauvre Charles, dit Henri, j'ai eu bien peur; je veux l'embrasser, car je suis si heureux qu'il nous soit rendu!

Charles n'était pas depuis longtemps au lit,

lorsqu'il entendit en bas la voix de son père, pleine d'agitation. — Où est mon garçon? — Ayant rencontré le Monsieur qu'il était allé voir, il retournait plus tôt qu'il ne s'y attendait, quand une personne, soit par bonne intention, soit par cette étrange disposition qui porte les gens inquiets à dire les mauvaises nouvelles, cette personne l'accosta en disant : — Je crains bien, Monsieur, que quelque chose de fâcheux ne soit arrivé chez vous. Au moment où je revenais du cottage voisin, une femme y entrait et a dit que le jeune maître était tombé dans la mer, et qu'un pêcheur l'avait porté à la maison; elle n'en savait pas davantage.

Le pauvre père ne répondit rien; il courut de toutes ses forces et arriva hors d'haleine à la maison. Il monta sans prononcer une parole au-delà de cette exclamation involontaire : — Où est mon garçon? — Là il trouve ses trois enfants bien-aimés juste au moment où Marie et Henri venaient d'embrasser leur frère. Il tomba à genoux et remercia Dieu; puis jetant ses bras autour de Charles, il l'embrassa et le pressa contre son cœur. Marie et Henri recommencèrent à pleurer et s'attachèrent à leur père, qui était trop absorbé par ce premier élan de gratitude pour dire ou faire autre chose que de les embrasser.

A la fin, Marie n'y put tenir; et prenant la

main de son père : — En vérité, dit-elle, le pêcheur est plus à blâmer dans tout ceci que le pauvre Henri ; c'est lui qui l'a entraîné. — C'était bien lui, ajouta Henri, qui aimait Charles tout comme Marie, mais qui ne savait pas exprimer aussi bien ses sentiments. Charles ne disait rien, continuant de pleurer ; mais il n'eut pas plus tôt entendu sa sœur et son frère intercéder pour lui et jeter le blâme sur le pêcheur, que, baisant la main de son père et le regardant fixement, il dit : — Papa, j'ai fait bien mal, et je mérite le blâme, car j'ai été bien méchant, et j'en suis bien fâché : si vous voulez me pardonner, papa, je ne le ferai plus.

— Oh! pardonnez à notre cher Charles, papa, dirent à la fois Henri et Marie ; il en est bien repentant.

Leur père était revenu de la surprise et de l'agitation où l'avaient jeté les nouvelles qu'on lui avait contées si brusquement, et de manière à ne laisser qu'une seule impression dans son esprit : —qu'il trouverait son enfant un cadavre ; — il se leva et dit : — Mes chers enfants, je ne connais jusqu'ici aucune circonstance : dès que je saurai toute la vérité, et que je reviendrai plus calme que je ne le suis, je serai plus à même de remplir mes devoirs envers moi-même, envers vous et Charles. Je ne puis à présent que remercier Dieu de vous avoir

sauvés, et le prier de vous bénir. Je sais que Charles me dira la vérité tout entière, et nous allons le laisser à présent. Il sera mieux après un peu de sommeil. Venez, mes enfants, suivez-moi.

Henri et Marie eussent préféré rester avec Charles ; mais ils suivirent immédiatement leur père, ayant embrassé Charles, et promettant de revenir dès que cela leur serait permis. — Pauvre père ! dit Charles après qu'ils furent partis, il est bien chagriné. Comment ai-je pu être si méchant et lui faire tant de peine !

Charles s'endormit, non sans avoir prié Dieu de vouloir lui pardonner et de le préserver désormais de tous les dangers et des transgressions à venir. Il faut ajouter qu'aucune journée n'avait pesé aussi tristement que le reste de celle-ci sur nos jeunes amis. Cependant une partie de la soirée leur fit oublier momentanément le triste événement du matin. Leur papa leur lut, dans les *Conversations sur les paraboles*, l'histoire de l'enfant prodigue ; et comme il aimait beaucoup ce livre, il fut très satisfait de l'intérêt que ses enfants prenaient à sa lecture. Marie regretta seulement que Charles n'eût point partagé leur plaisir : elle prit doucement la main de son père et dit, quoiqu'elle pût à peine parler : Lisez-le de nouveau, lorsque notre cher Charles sera avec nous.

VII. — LA RÉCONCILIATION DE CHARLES, ET SES BONNES RÉSOLUTIONS.

— J'ESPÈRE que vous m'avez pardonné, mon cher papa, dit Charles en entrant dans sa chambre le lendemain matin. Je suis bien fâché de tout le mal que j'ai fait.

LE PÈRE. Mon enfant, j'ai entendu une relation très imparfaite de toute cette affaire, et je désire savoir la vérité de votre propre bouche. J'ai vu le pêcheur, qui est bien fâché de tout ce qui s'est passé; ainsi ne craignez pas de lui faire tort en me disant la vérité. Marie m'a dit que vous aviez cette crainte, et je vous en aime mieux à cause de cela.

Charles raconta alors tout à son père, sans aucune mesure, comme nous l'avons dit ici, et le voyant sérieux et abattu lorsqu'il lui répétait les différents degrés de la tentation, il fondit en larmes, et s'écria : — Je le crains bien, vous ne m'avez point pardonné!

— Mon cher enfant, reprit son père, ma seule crainte est que mon amour pour vous ne m'ait porté à vous pardonner trop tôt. Je vous aime comme ma propre vie; mais votre récit me fait penser avec tant de terreur à l'avenir, que vous avez bien pu me croire en colère. Ce n'est pas

ce que je ressens, mon enfant; c'est plutôt la douleur du passé et la crainte de l'avenir.

— Papa, dit Charles en l'interrompant, ne craignez rien, je ne le ferai plus.

Le père. Ce n'est pas que je redoute le retour de la même faute, Charles, de vous voir suivre le pêcheur au bateau ; mais je crains les autres tentations qui vous arracheront à vos devoirs et l'emporteront sur tout. — Mon papa, ceci sera une sauvegarde pour les occasions futures. — Dieu vous l'accorde, mon enfant : mais quoique je sois satisfait de vos bonnes résolutions, ne comptez pas trop sur vous-même pour les tenir. Vous dites à présent : Ceci est un avertissement, je ne céderai pas à la tentation; mais vous oubliez qu'en vous confiant à votre propre force vous tomberez plutôt que vous ne le pensez. Marie, continua-t-il en s'adressant à sa fille qui gardait le silence, ainsi que son jeune frère, suivant avec anxiété chaque parole de son père, vous savez ce que je veux dire, et Charles le comprend aussi; mais le pauvre garçon, il est trop affecté en cet instant pour causer librement. Dites-moi, mon enfant, ce que signifiait mon discours?

Marie. Oh! papa, Charles le sait; il le sent, quoiqu'il n'en ait rien dit. Nous ne pouvons rien sans la grâce de Dieu, et nous devons lui demander « de mettre de bons désirs dans no-

tre cœur, et de nous donner la force de les mener à bien. » Je me rappelle d'avoir appris cette prière de vous.

— En effet, papa, ajoutait Charles, je l'entendais ainsi ; j'espère que Dieu me pardonnera le mal que j'ai fait, et si Dieu et vous daignez me pardonner, je serai de nouveau heureux.

LE PÈRE. Il vous pardonnera certainement, mon enfant, si votre repentir est sincère ; demandez-le lui au nom de son Fils, Notre Seigneur. Mes chers enfants, avant que nous ayons banni ce sujet de nos pensées du moment et de notre conversation (car aucun de nous n'aura garde de l'oublier), je désire vous prémunir contre les tentations qui conduisent aux grands crimes, juste de la même manière dont elles ont assailli Charles.

En premier lieu : lorsque le pêcheur l'engagea à le suivre, il refusa, sachant que ce serait manquer à son devoir ; mais il eût dû ne pas éprouver, encore moins se permettre d'exprimer ce désir : « J'aimerais bien à le faire » (c'était fournir un avantage au tentateur). Croyez, mes chers amis, que la seule manière de se garder en sûreté est de dire : « Non, je ne le ferai pas, car je sais que cela est mal, et je ne veux pas même penser combien cela serait agréable si cela n'était pas si mal. » Du

moment que vous pensez ainsi, le tentateur est plus près d'un pas. Alors il fixera vos pensées sur l'objet que vous désirez, de manière à vous détourner de votre devoir, et vous vous serez rendus coupables d'une transgression avant d'avoir la conscience d'y avoir cédé. Et quand vous revenez à la réflexion et au sentiment du devoir que vous avez négligé, vous vous étonnez d'avoir été si aveugles.

— Oh ! papa, dit Charles, c'était précisément mon cas. Je savais que je ne devais pas y aller, j'étais décidé à ne pas le suivre ; mais du moment que j'ai quitté le buisson de laurier jusqu'à celui où je tombai dans la mer, je ne songeais du tout à mon devoir ; et, revenu à moi-même, je ne concevais pas ce qui m'avait porté à être si méchant.

Le père. Quittons à présent ce sujet, bien que j'espère qu'il ne sera pas perdu pour aucun de vous. Souvenez-vous, mes enfants, que du moment que vous convenez de la grandeur du plaisir, ou de l'avantage qui vous induit à faire le mal, le tentateur a prise sur vous, et compte sur le succès. Il vaut mieux éviter les tentations ; mais, si nous les rencontrons sur notre chemin, il faut leur résister avec fermeté une fois pour toutes.

Il y a une jolie histoire écrite par madame Hannah More, intitulée : *Harley le portefaix*.

Elle est un auteur plein de grâce et d'agrément, et dans cette nouvelle elle met au jour le danger de parlementer avec le vice.

Marie. Pardon, papa; est-ce la dame qui est morte dernièrement, et dont il a été parlé dans les journaux?

Le père. C'est la même personne. Elle était une parfaite chrétienne, et a écrit de très bons ouvrages, non-seulement pour la jeunesse, mais pour nous autres aussi. Elle a été très liée avec plusieurs de mes amis, et j'ai entendu parler de sa bonté depuis mon enfance. Elle est dans un lieu de repos et de bonheur, on doit l'espérer, et elle a laissé dans ses écrits chrétiens plusieurs paroles qui nous invitent à suivre son exemple. J'allais dire, Charles, que, semblable à la personne qu'elle décrit dans cette petite histoire, on peut rire de votre raideur, ou de ce qu'on appelle une ferme résolution; mais cela arrive rarement; tout aussi rarement vous pouvez offenser en ne vous conformant pas aux sentiments d'autrui; mais vous surmonterez de pareilles épreuves. En général, les jeunes gens qui montrent une ferme résolution d'adhérer au bien en toutes choses gagnent l'estime, la confiance, l'admiration et l'amour de tous ceux dont l'opinion est à désirer. Et puis il y a un autre encore (ce n'est pas moi, dit-il à Henri, qui le regar-

dait, comme si les paroles de son père se rapportaient à lui-même, comme au meilleur ami de ses enfants), il y a un autre, notre Dieu et notre Père qui est aux cieux, dont l'approbation l'emporte sur tout, et peut, à elle seule, contrebalancer les troubles et les luttes de la vie. Pour dernières paroles sur ce triste sujet d'aujourd'hui, souffrez, mes chers enfants, que je vous conjure de contracter une habitude (que vous observerez et qui sera une bénédiction pour vous quand je serai dans la tombe) de demander tous les jours à votre céleste gardien de vous préserver non-seulement des maux qui peuvent assaillir et blesser l'âme, maux bien terribles, quoique moins redoutés; priez-le de vous préserver de la tentation, ou de vous donner la force de la surmonter. —Le père embrassa Charles, le pressa contre son sein, et tous retrouvèrent leur bonheur.

VIII. — LE BAROMÈTRE ET LE THERMOMÈTRE.

— Venez, mes enfants, dit le père, un beau jour que les collines à distance apparaissaient distinctes et plus rapprochées qu'à l'ordinaire; allons nous promener ce matin, et vous prendrez vos leçons à votre retour. Je m'attends à voir venir la pluie avant la soirée.

Marie. Nous sommes charmés à toute heure de nous promener avec vous, papa ; mais voudriez-vous bien nous dire ce qui vous fait supposer qu'il va pleuvoir ? la journée semble aussi belle que toutes celles que nous pouvons nous rappeler durant cet été.

Le père. Je vois plus d'un signe de pluie, Marie : quand les collines nous apparaissent si distinctement et plus rapprochées qu'à l'ordinaire, c'est un peu suspect pour moi. Outre cela, le baromètre est bien bas ; et vous, Charles, examinez votre algue marine, et dites-moi ce qui en est ?

Charles mettait de son côté beaucoup d'intérêt à observer le temps ; il avait déjà examiné son algue et répondit immédiatement : — Elle est humide et flexible ; pas comme dernièrement, sèche et raide.

Le père. C'est un autre indice de pluie, car cela prouve que l'air est humide et que les particules aqueuses sont disposées à descendre des hautes régions de l'atmosphère.

Marie. Papa, que veut dire exactement le mot atmosphère. Sont-ce les nuages ?

Le père. Non, mon enfant. L'atmosphère est toujours autour de nous ; mais nous avons parfois aussi un ciel nuageux. Nous vivons au

milieu de l'atmosphère (1), et telle est notre nature, que nous ne pourrions vivre sans elle. Voyons ce que c'est.

CHARLES. C'est l'air, papa. Nous ne pourrions respirer sans l'air, je le sais.

LE PÈRE. Appelons cela l'air pour le présent, et si bon vous semble ; le globe entier est entouré par un fluide invisible à nos yeux, qui échappe au toucher, tout comme l'eau, mais qui se fait sentir de différentes manières. Cette masse s'élève à la hauteur de plusieurs milles au-dessus de la surface de la terre, et on l'appelle atmosphère. Comme les poissons vivent et se meuvent dans l'eau, de même nous et les autres animaux de la terre nous sommes entourés par l'atmosphère, nous vivons et nous nous mouvons dans son cercle. Sortis de là, nous serions aussi sûrs de mourir que les poissons hors de l'eau, leur élément. L'atmosphère est remplie de vapeurs ou particules aqueuses ; quand elles sont infiniment petites, qu'elles se séparent, mais ne se dissolvent pas et flottent haut dans les airs, nous avons beau temps ; quand elles descendent, s'agglomèrent et tombent par terre en gouttes d'eau, nous avons la pluie.

— Mais, papa, dit Marie, comment est-ce que

(1) Ce mot est dérivé de deux mots grecs qui signifient une masse circulaire de vapeurs.

le baromètre peut annoncer la pluie ? En est-ce comme de l'algue marine ?

Le père. Non pas, Marie ; le baromètre constate le poids de l'atmosphère, qui est plus ou moins pesante ou légère ; plus elle est pesante, c'est-à-dire condensée et épaisse, plus elle est à même de soutenir les particules aqueuses qui flottent dans son centre; plus elle est légère, et moins elle les soutient : par conséquent les particules aqueuses descendent à terre. Et puisque c'est le mercure ou vif-argent qui en donne la mesure, le tube et son échelle forment ce qu'on appelle le baromètre. Avec le temps vous en saurez davantage; contentez-vous pour le présent du fait que le vif-argent monte en général avant le beau temps, et reste ainsi tant qu'il continue; il descend avant le temps pluvieux, et s'arrête au bas pendant qu'il ne change pas. Mais à beaucoup près, ce n'est pas un indice certain d'un temps humide, sec ou variable, et les observateurs les plus expérimentés y ont été pris bien souvent.

Charles. Alors, papa, à quoi est-il bon ? Ne vaudrait-il pas mieux se passer de ses avertissements si l'on ne peut en être sûr?

Le père. L'expérience vous apprendra, mon enfant, qu'il faut nous contenter dans ce monde d'un mélange d'imperfection dans les choses auxquelles on attache la plus haute valeur.

et qui sont réellement bien. Rien n'est parfait ici, en tant que cela nous concerne; même l'Ecriture sainte, le meilleur, le plus magnifique des dons de Dieu faits à l'homme, quoique parfaite en elle-même, n'est comprise qu'en partie par nous. Ce serait ridicule, et ressemblerait à la conduite d'un enfant gâté, de rejeter avec colère les objets qui ne répondent pas en tout point à ce que nous désirons d'eux. Je n'aimerais pas avoir pour fermier celui qui vend ou néglige son baromètre comme inutile, uniquement parce qu'il n'a pas dit bien exactement si la pluie dont on était menacé tomberait ou non.

— Mais, papa, demanda Henri, à quoi sert cette autre chose suspendue au mur? Vous l'appelez, je crois un thermomètre?

Le père. Ce tube nous dit à quel point il fait chaud, mon petit bonhomme. Il ne nous indique rien de ce qui doit arriver, seulement le degré précis de la chaleur qu'il fait en cet instant. Je ne crois pas, Henri, que vous puissiez comprendre tout ce qui regarde cet instrument. Il vous suffira de savoir que plus le fluide monte, plus il fait chaud: plus il descend, plus il fait froid.

Marie. Papa, j'en sais davantage. Vous m'aviez appris l'hiver dernier que le thermomètre était à trente-trois degrés, et si vous vous en

souvenez, nous l'avions observé lorsque le géant de neige s'écroula sous nos yeux.

Le père. Je suis charmé, mon amour, que vous vous le rappeliez si bien. Vous le comprendrez mieux avec le temps. Je ne crois pas que vous parveniez à la vérité tout entière, mais vous en saurez autant que ceux auxquels ce sujet est familier.

Marie. Mais, papa, je pense que Charles, moi, et même le petit Henri qui a fait cette question, nous y entendons quelque chose. Vous expliquez tout si clairement!

Le père. Mon objet est de mettre à votre portée ce que vous pouvez comprendre de la manière la plus simple : si Charles veut dire à William d'apporter ici trois cuvettes avec une cruche d'eau froide et une cruche d'eau chaude, je serai à même de vous expliquer autre chose encore sur l'utilité du baromètre.

Charles avait pris le sujet à cœur; il courut chercher le domestique et les cuvettes. En attendant, Marie dit à son père :

— Je ne comprends pas la nécessité d'un thermomètre; je vois bien celle du baromètre, car il nous dit si l'air est pesant ou léger; mais je puis savoir moi-même s'il fait chaud ou froid. Mes propres sensations m'en avertissent suffisamment, sans qu'il me faille recourir à l'instrument.

LE PÈRE. C'est bien que Charles soit sorti, car je vais vous prouver, Marie, que vous avez un peu d'amour-propre. Vous ignorez que nos sensations nous trompent beaucoup à cet égard.

— Oh! papa, dit Henri, je sais bien quand j'ai chaud ou froid, sans qu'un thermomètre vienne me l'apprendre.

LE PÈRE. Je n'en doute pas, mon jeune maître. Vous savez quand vous avez chaud, et Marie sait aussi quand le froid la fait courir au feu; mais supposons que je vous fasse voir deux personnes qui disent l'une que c'est chaud, l'autre que c'est froid dans le même endroit, même deux mains qui prononceraient un jugement différent sur la chaleur de la même eau : qu'en penserez-vous? Voici Charles, nous allons en faire l'épreuve. Mettez les cuvettes dans une seule rangée. Vous, Marie et Charles, vous allez en faire l'essai. En premier lieu, versez l'eau chaude dans la cuvette à votre droite; prenez garde si elle n'est pas brûlante. A présent, versez l'eau froide dans la cuvette à votre gauche, et dans celle du milieu vous allez mettre une moitié d'eau chaude et une moitié d'eau froide. Maintenant, Marie, placez votre main dans la cuvette où se trouve l'eau chaude; ne l'en ôtez pas. Charles, mettez la vôtre dans la cuvette avec l'eau froide, et ne l'en retirez

pas. — Bien. — A présent, que chacun de vous mette sa main dans la cuvette du milieu. — Qu'en dites-vous?

MARIE. Oh! papa, elle a froid!

CHARLES. Oh! papa, elle a chaud!

LE PÈRE. Souvenez-vous-en. — Voyons, Marie, mettez votre main droite dans la cuvette à eau chaude, et votre gauche dans la cuvette à eau froide : gardez-les dedans. A présent, mettez toutes les deux dans la cuvette du milieu. Que sentez-vous?

MARIE. Je crois vous comprendre, papa. Cette main a chaud, celle-ci a froid.

LE PÈRE. Et cependant toutes les deux se trouvent dans la même eau. Voyons ce qu'en dit le thermomètre. Marie prétend qu'une de ses mains a chaud, l'autre a froid, dans la même eau (ou, comme on l'appelle, le même medium); croyez-vous que le thermomètre en puisse dire autant?

CHARLES. Oh! papa, je vous comprends. Nous avons besoin d'une chose qui n'a pas de sensation pour nous apprendre l'état réel de la chaleur. Veuillez nous expliquer, papa, comment le thermomètre nous l'enseigne.

LE PÈRE. Nous allons examiner les deux instruments avant de sortir, et nous pourrons causer tout en nous promenant. En premier lieu, voyez le thermomètre. Vous voyez qu'il se compose

d'une bulbe et d'un tube de verre. La bulbe et à peu près la moitié du tube sont à présent remplis de vif-argent; d'un côté vous observerez une échelle graduée, de l'autre des mots que vous comprendrez aisément. Vous voyez que la bulbe et le tube sont hermétiquement fermés, de manière à exclure l'air. Je désire que vous y donniez une attention particulière, car nous le ferons contraster avec le baromètre. Le principe au moyen duquel le mercure agit, montant, descendant le long du tube pour constater le degré de chaleur, ce principe est celui-ci : Tous les corps se dilatent, c'est-à-dire s'élargissent dans leur volume pendant la chaleur, tandis que le froid les resserre, les contracte. Tel est le cas du mercure qui occupe plus d'espace à mesure que la chaleur augmente; la bulbe est pleine, il lui faut s'élever le long du tube. Le froid le condense, il a besoin de moins d'espace; il lui arrive de descendre, au point d'être contenu dans la bulbe. Les degrés du thermomètre varient. On se sert en Angleterre de celui de Fahrenheit. Voyez, Charles, vis-à-vis de quel degré se trouve le mercure à présent?

CHARLES. Il est juste au-dessus de soixante du côté du tube, et de l'autre, précisément au-dessus de *tempéré*.

MARIE. Papa, j'aimerais à m'en tenir à cela.

La matinée est si belle! il ne fait ni trop chaud ni trop froid; — c'est ce qu'ils appellent *tempéré.*

LE PÈRE. Cependant il me semblerait que nous jouissons de ce temps si délicieux en raison du chaud et du froid auxquels nous sommes parfois exposés. La variété est bonne en toutes choses, et nous retrouverons avec plaisir nos belles matinées de neige et de gelée. Qu'en dites-vous, Marie?

MARIE. Je pense comme vous, papa, et j'ai eu tort. Mais, papa, je vois là un 0 : voulez-vous me l'expliquer?

LE PÈRE. Ce degré s'appelle zéro; là le mercure gèle, et c'est de ce point que part Fahrenheit. En Angleterre, le froid est rarement au-dessous de vingt, et la chaleur au-dessus de quatre-vingts. Nous sommes, au total, favorisés des cieux, quoiqu'on se plaigne pour la plupart et que peu d'entre nous soient reconnaissants.

MARIE. A présent, papa, voyons la différence entre le baromètre et le thermomètre. Vous nous avez dit de regarder comme quoi le verre n'admettait pas l'entrée de l'air dans le baromètre; — et l'autre?

LE PÈRE. S'il en était ainsi, son action serait nulle. Il est fermé de la même manière au bout du tube, et l'air ne pénètre pas de ce côté, ce

qui permet au mercure de s'élever sans éprouver de résistance ; mais il y a dans la bulle une ouverture au travers de laquelle l'air agit ; plus il est pesant, plus il pousse le mercure de la bulle vers le tube ; plus il est léger, plus il le fait descendre. La règle générale est que le beau temps le fait monter, et que l'humidité le fait descendre. Il s'élève rarement en Angleterre au-dessus de trente pouces et demi, et tombe rarement au-dessous de vingt-huit pouces et demi. Une colonne de vif-argent qui a près de trente-six pouces de longueur suffit pour balancer la pression de l'atmosphère; et la hausse et la baisse du tube dénotent les variations de cette pression.

IX. — VARIATIONS DE L'ATMOSPHÈRE.

Le père. Allons nous promener, et n'oubliez pas que je vous ai avertis qu'il vous serait difficile de tout comprendre à propos de ces deux instruments. Pour le moment, vous savez tout ce qu'il vous importe de connaître, et même plus que n'en savent beaucoup de gens qui en tirent un bon parti. Une seule question, Marie, avant que nous sortions. Supposons que le mercure se trouvât opposé au numéro vingt-huit dans le thermomètre et le baromètre à la

fois, à quel temps vous attendriez-vous? Regardez les deux instruments avant de me répondre.

MARIE. La question n'est pas facile. Voyons: s'il est à vingt-huit degrés dans le thermomètre, et s'il est à vingt-huit pouces dans le baromètre, je m'attendrai à un temps orageux. Bon! je m'y trouve; — ce sera une neige bien épaisse qui va tomber.

LE PÈRE. Vous avez deviné; vous voyez qu'on peut les consulter ensemble. Il ne faut pas s'étonner non plus si nous sommes parfois déroutés; le temps est si incertain et si variable dans ce pays, qu'on ne saurait dépendre d'aucune des méthodes de calcul à cet égard.

CHARLES. Cela me remet à l'idée une question que je voulais vous faire depuis longtemps. Notre vieux jardinier, à la maison, nous parle des changements de la lune chaque fois que nous lui demandons le temps qu'il va faire: qu'est-ce que la lune a de commun avec cela?

LE PÈRE. Savez-vous, Charles, que votre question est plus embarrassante que celle que je faisais tout à l'heure à Marie, et je ne sais trop que vous dire. Bien des gens supérieurs à notre vieux jardinier, en fait d'éducation et de talents, ont attribué à la lune une si grande influence sur le temps, qu'il y aurait de la présomption à émettre une opinion différente. Je

m'en tiendrai à mon principe de dire toujours la vérité ; et une observation longue et constante m'a fait conclure que si la lune a quelque influence sur le temps, nous en ignorons la nature. Aucun effet n'est venu à l'appui de cette opinion, quoique je l'aie cherché des années entières.

MARIE. Mais, papa, permettez-moi d'observer que si la lune influe sur la mer au point d'amener le flux et le reflux, pourquoi ne devrait-elle pas agir sur le temps?

LE PÈRE. Je ne tenterai pas d'expliquer ce pourquoi, ni ne dirai qu'elle n'ait pas cette influence; car votre objection, Marie, a été présentée maintes fois, et c'est d'elle précisément que je pars pour combattre la notion que les changements de la lune ont de l'influence sur le temps.

MARIE. Comment cela, papa?

LE PÈRE. Si la lune avait sur le temps la même influence que sur le flux et reflux, il y aurait probablement sinon la même régularité, au moins quelque chose d'approchant dans les variations de l'air. Nous pouvons exactement nommer l'heure de la haute mer ou de la basse mer, et si ce sera la grande marée ou la morte marée. Mais personne n'a soutenu que le temps changeait du pluvieux au sec, du froid au chaud, du temps serein avec la nouvelle ou la pleine

lune. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y aura un changement, ou bien que le temps de ce quartier correspondra avec celui qu'il faisait lors du dernier quartier de la lune, ou bien le troisième jour après, ou telle autre chose. Vous trouverez difficilement deux personnes qui soient d'accord sur les conditions du principe de prédire le temps au moyen de la lune (1); quelques-unes s'arrêteront à l'heure précise du changement de la lune, tirant leurs conclusions de la distance où elle se trouvait à minuit, soit avant, soit après; d'autres prendront le jour de ce changement pour règle. Ce qui me paraît plus ridicule que tout cela, c'est qu'il y en ait qui s'en prennent à la lune de mardi ou de vendredi, comme au porteur du mauvais temps.

CHARLES. J'ai souvent entendu dire au jardinier que l'almanach prédit le beau et le mauvais temps. Les gens qui font les almanachs le savent donc avant tous?

LE PÈRE. Ils l'ignorent comme tous, ce qui les rend inexcusables de l'avancer. Mais leurs prédictions inspirent tant de confiance que j'ai entendu défendre l'almanach, lorsqu'il s'était trompé, par le même argument qui démontre clairement qu'il a entrepris l'impossible.

CHARLES. Oh! papa, je crois savoir ce que

(1) Voyez dans le *Journal des sciences utiles* le système de Roaldç sur la probabilité des changements de l'atmosphère.

c'est; car j'ai entendu notre jardinier répondre à une objection de ce genre. Il avait fait bien beau durant plusieurs jours, et l'almanach menaçant de la pluie : — Eh bien! il a dû pleuvoir beaucoup ailleurs, — disait notre jardinier. Vous m'en avez parlé dans le temps, papa, car je n'eusse pu le deviner sans cela.

Le Père. L'almanach est fait pour toute l'Angleterre, et il a la prétention de prédire les changements de temps à tous ses lecteurs. Il s'adresse de la même manière aux gens du Cumberland, à ceux du comté de Sussex et de Cornouailles, et il arrive très rarement que la même température règne dans des provinces si éloignées. Je me rappelle d'avoir passé quelques semaines près de Brighton, tandis qu'un de mes amis séjournait près du lac de Cenisson, dans le comté de Lancastre. Nous jouissions dans le sud du plus beau temps imaginable, et la pluie nous retint à la maison seulement un ou deux jours, tandis que mon ami avait à peine un seul jour serein dans le nord. A présent vous allez voir, mes enfants, si le même almanach pouvait convenir à ces deux endroits.

Marie. C'était impossible; mais en observant attentivement le baromètre et le thermomètre, on est rarement pris par surprise.

Le père. Si j'avais à faire quelque chose qui demandât un temps sec, je consulterais la per-

sonne qui en fait son étude, sans dépendre absolument de son opinion. Je me rappelle d'avoir connu à Alfort un vieux professeur d'astronomie qui demeurait toujours dans l'observatoire, et surpassait tous les hommes de son temps dans l'art de prévoir le temps qu'il ferait. L'observatoire est une magnifique résidence, avec une prairie qui en fait partie, d'où le professeur tirait son foin. Pendant un été bien trompeur, comme on disait, les bonnes gens du voisinage qui avaient leurs foins à faire, tenaient les yeux attachés sur le professeur et sa prairie, décidés à ne pas toucher à leur faucille qu'il n'eût donné l'exemple. Enfin le signal arriva, et le bruit se répandit de près et de loin qu'il avait prononcé en faveur du beau temps, et qu'il commençait la fenaison. Tout le monde se mit à l'œuvre aussitôt, mais il ne fit que pleuvoir, et le professeur perdit dès ce jour sa réputation de sagesse : et cependant personne n'en savait plus que lui. Cette conversation ne vous remet-elle pas à la mémoire quelque passage de la Bible, Marie? Peut-être que Charles en citerait un de son côté. Deux ou trois y ont rapport.

Marie. Il m'en revient un, papa. Ne serait-ce pas Elisée ?

Le père. Très bien, mon enfant; récitez-nous ce que vous en savez.

Marie. C'était après une saison de sécheresse, lorsque rien ne venait à bien, et qu'il y avait partout une grande famine. Elisée venait de prouver que Dieu était le seul vrai Dieu en appelant le feu sur son sacrifice. Il dit au roi de s'en aller en toute hâte, parce qu'il y aurait une grande pluie, et c'était un petit nuage gros comme la main qui se levait de la mer.

Le père. Le serviteur d'Elisée aperçut le nuage et vint le dire à son maître; mais cela importe peu à ce qui fait le sujet de notre conversation. Quand vous aurez lu ce chapitre, vous verrez qu'Elisée a prophétisé la pluie qui devait mettre fin à la famine, en amenant l'abondance, avant qu'il se rendît au Mont-Carmel. Aucun indice dans les cieux ne la lui avait fait prévoir, c'était une révélation immédiate. Il fit monter son serviteur au sommet de la colline d'où il pouvait observer la mer Méditerranée à l'ouest, tandis qu'il resta au pied de la montagne, absorbé dans la prière, pour que le Tout-Puissant daignât remplir sa promesse de venir en aide à son peuple. Alors le serviteur vit se lever le petit nuage, et le prophète fut satisfait. Les voyageurs modernes racontent que les grands orages s'annoncent dans l'est par de petits nuages de cette espèce. Bruce dit qu'il pensa souvent à Elisée sur le Mont-Carmel, au milieu des pluies violentes

qu'il avait vues succéder à un semblable signe dans les cieux. Et vous, Charles, sauriez-vous nous citer un passage de l'Ecriture sainte?

CHARLES. Je pensais à ce que le Seigneur a dit à ceux qui venaient pour le tenter.

LE PÈRE. C'est bien là ce que je désirais entendre. Voyons.

CHARLES. Ils lui demandèrent un signe dans les cieux, et il leur répondit : « Quand le soir arrive, vous dites : Il fera beau, car le ciel est rouge et menaçant. O vous, hypocrites! vous savez distinguer l'aspect du ciel, mais vous ne pouvez discerner les signes des temps. »

LE PÈRE. Comment se fait-il, Charles, que vous vous le rappeliez si bien? Vous l'a-t-on appris dernièrement?

CHARLES. Henri et moi nous l'avons appris il y a quelque temps. Nous pouvons le dire par cœur, mais nous ne le comprenons pas. Pourquoi notre Sauveur est-il si mécontent d'eux?

LE PÈRE. Notre Sauveur ne leur en veut pas de ce qu'ils cherchent à deviner le temps par les signes naturels des cieux; mais il les accuse d'une ignorance et d'une négligence grossières et volontaires dans les choses infiniment plus importantes que la température de l'air. Et il leur dit que, s'ils voulait appliquer leurs facultés aux choses spirituelles aussi soigneusement qu'aux choses de cette vie, ils eussent

vu plus de signes qu'il n'en fallait pour les convaincre qu'il était le Christ, le Fils de Dieu. — Ils pouvaient lire les signes du temps, mais ils ne pouvaient, ou plutôt ils *ne voulaient pas* voir que tous les prophètes l'avaient désigné pour le Messie, d'une commune voix ; que les miracles étonnants qu'il avaient faits prouvaient la même chose, sans aucune espèce de doute. Ces paroles de notre Sauveur doivent nous rendre plus vigilants, mes chers enfants. Les signes du temps sont visibles autour de nous ; les jugements de Dieu s'exercent dès cette vie, et ce sera notre faute si nous n'en profitons pas. Ils devraient servir à nous apprendre à être justes.

Il y a un point de vue sous le rapport duquel la grande instabilité du temps m'a toujours paru une leçon aussi simple qu'utile. Et si vous n'êtes pas trop fatigués de cette conversation, je vous l'expliquerai tandis qu'elle est toute fraîche dans ma mémoire. Cela vous convient-il, mes enfants ?

MARIE. Je vous assure, papa, que nous ne sommes pas fatigués. Peut-être que Henri l'est un peu, car il n'aime pas causer longtemps de la même chose : je vous réponds de Charles et de moi.

Henri n'avait pas, à vrai dire, pris ce jour-là un aussi grand intérêt que les deux autres à la

conversation, car il était bien plus jeune qu'eux; néanmoins il se hâta de dire : — Je ne suis pas du tout ennuyé, et je serais charmé de vous entendre. Marie n'a qu'à répondre pour elle-même; il lui plaît de dire que je ne fais attention à rien.

Le père. Venez, mon petit bonhomme, il ne faut pas se fâcher. Marie ne voulait pas vous faire de la peine, quoiqu'elle eût mieux fait de garder ses réflexions pour elle-même; et je suis bien sûr, Henri, que vous comprendrez ma leçon, quand je vous l'aurai expliquée. Ce temps si incertain me fait penser à tout ce qu'il y a d'incertain dans la vie. En parlant, un jour, du lever et du coucher du soleil, je vous ai observé que le cours de l'année est si régulier, si certain, que nous pouvons prédire avec exactitude le moment et le point du cadran solaire auquel le soleil se lève ou se couche tel jour. On peut prédire une éclipse bien des années d'avance; mais le jour précis reste dans le doute. S'il fera chaud ou froid, sec ou pluvieux, nous n'en savons rien. Nous nous couchons avec un ciel brillant et pur, pour nous lever au milieu d'un orage. La pluie n'a pas d'heure marquée pour rafraîchir la terre, la tempête n'a pas de de jour fixe dans l'*almanach*. Nous ignorons quand le vent va s'élever, bouleverser les flots de la mer, ébranler les arbres de la forêt, ni

quand tout rentrera dans le calme, lorsque l'Océan ne roulera pas de vagues, ni lorsque l'aquilon n'agitera plus une seule feuille. Telle est notre vie sur cette terre. — Aucune main visible n'en marque l'heure dernière ; pas d'ombre qui nous apprenne le coucher du soleil. Prenez un individu au hasard ; qu'il soit jeune, fort, florissant comme un chêne dans son printemps, et il vous est impossible de dire si le lendemain le trouvera au nombre des vivants. En ce cas, tout est comme le temps, incertain, précaire : Dieu l'a fait pour le mieux. Dites-moi, Marie, ce que cela nous enseigne.

Marie. Je sais à peu près ce que vous voulez dire ; mais je préfère vous entendre que de l'interpréter.

Le père. S'il y a un sujet qu'un père doive enseigner à ses enfants, c'est la leçon que nous présente avec tant de force l'instabilité de la vie. Il faut se tenir prêt au moment de l'appel, pour dire adieu au monde, à tout ce que nous aimons, et aller au-devant de notre Dieu et de notre juge. Il nous ordonne de placer nos affections sur les choses célestes, éternelles, de ne pas remettre au lendemain, par un motif de santé, de force ou de jeunesse, le commencement d'une vie plus correcte. Vous n'êtes jamais trop jeunes pour de bons chrétiens, et en commençant de bonne heure, vous serez plus

heureux sur cette terre et plus dignes de l'échanger contre le ciel, si Dieu vous y appelle. Rien n'est beau comme la religion dans la jeunesse. La religion n'est pas dure, triste, sévère envers nous-mêmes et les autres; ce que j'aime en elle, c'est sa paix et sa charité; elle ne gâte pas les plaisirs innocents ou les occupations honorables de la vie; c'est une source de délices et de repos pour celui qui la pratique, et elle étend cette part de consolation à tous ceux qui participent à son influence.

X. — LE THÉ.

— Papa, dit un jour Marie, pendant qu'on déjeunait, vous rappelez-vous de m'avoir demandé, pendant que nous lisions le récit du voyage du roi d'Espagne, pourquoi les gentilshommes de sa suite sortaient de voiture? Je vous répondis que c'était pour dîner ou prendre du thé; à quoi vous avez dit : Non, c'était parce que la voiture avait versé ou restait enfoncée dans la boue; d'ailleurs on prenait rarement du thé dans ce temps-là.

Le père. Oui, mon amour, je me le rappelle bien; mais qu'est-ce qui vous y fait songer en cet instant?

Marie. J'ai souvent pensé comment il se fait

que nous prenions du thé tous les jours, et nos ancêtres si rarement; je voudrais bien en savoir la raison, papa?

LE PÈRE. Ce sujet est très curieux en lui-même, — il est intimement lié avec notre commerce anglais, avec nos habitudes domestiques confortables. Que ferions-nous sans le thé? Mais ici se présente une autre question. — Comment faisaient, pour s'en passer, ceux qui vivaient avant nous?

CHARLES. Marie n'a pas tout avoué, papa. Nous désirons savoir, non-seulement l'histoire du thé, mais celle du sucre, du miel, du sel, du poivre; enfin de tout ce que nous buvons et mangeons, tout comme vous nous avez expliqué la manière de faire le pain, le fromage et le beurre. Marie vient à peine de commencer notre liste.

LE PÈRE. Très bien, mes enfants; je vous ferai part de mes connaissances par rapport à ces choses, mais en traitant d'une seule à la fois. Ainsi, Charles, tenons-nous-en à notre thé. Commencez par me dire ce que vous en savez, Henri?

HENRI. En vérité, papa, je sais seulement d'où le thé nous vient, et ce que c'est.

LE PÈRE. Mon petit bonhomme, c'est déjà en savoir beaucoup. Voyons : d'où vient-il?

HENRI. Je vous vois prêts à rire tous les deux;

ce n'est pas joli du tout. Je sais qu'il vient de chez l'épicier.

Le père. Bien, et qu'est-ce que c'est?

Henri. Je pense que c'est la feuille d'un arbre, car je vous l'ai entendu dire un jour que vous avez mis quelques feuilles de thé sur la nappe. Pourquoi rire, Marie?

Marie. J'avais envie de rire, lorsque vous avez fait mention de l'épicier : papa voulait que vous disiez de quel pays nous venait le thé.

Le père. Eh bien! Marie, si vous vous moquez de Henri, autant vaut que vous nous appreniez de quel pays nous vient le thé.

Marie. Je crois qu'il nous vient de la Chine. Sans aller au-delà, veuillez nous apprendre tout ce que nous ne savons pas à ce sujet.

Le père. Vous sembliez étonnée que nos ancêtres ne se soient pas servi de thé. Il est très récemment connu dans notre pays, et cependant toutes les classes en font usage, comme s'il venait dans nos jardins.

Marie. Qu'est-ce que nos ancêtres prenaient à déjeuner, papa?

Le père. Leur repas vous semblera convenir davantage à un garçon de charrue qu'à des dames et à des messieurs comme il faut. Ils prenaient de la soupe, du lait, de la bière et du vin. Mais ils appelaient dîner ce premier repas, et on raconte que seulement les moins valides,

dont l'estomac était faible, se dispensaient du *jeûne* avant dîner; on leur apportait un petit plat bien léger dans leur chambre à coucher. Je pense que cette réunion si agréable, le déjeuner, où toute la famille se rassemble autour d'une table, était pour eux un repas inconnu sous ce nom.

MARIE. Mais qu'il leur fallait attendre longtemps ce dîner! Une personne qui eût même joui d'une bonne santé devait être fatiguée d'un si long jeûne.

LE PÈRE. Voilà, ma fille, que vous allez trop vite, et vous oubliez que nous avons changé et les noms et les heures. Faites quelques concessions à ces innovations, et nous nous trouverons rapprochés de nos ancêtres. Vous pensez à nos dîners de cinq, six, et même sept heures; peut-être même avez-vous entendu dire que dans le grand monde de Londres on se met parfois à table à neuf heures. Il ne faut pas vous imaginer que nos bons aïeux attendissent si longtemps sans prendre leurs précautions. — Autrefois, et cela pas bien anciennement, — l'heure du dîner de nos colléges était une heure après midi; avant cela c'était midi, — et même onze heures peu de temps auparavant. L'heure la plus matinale dont j'aie entendu parler était neuf heures. Il y a un vieux dicton imité du français, ou peut-être les Français l'ont-ils de nous :

Se lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Fait vivre un homme à nonante-neuf.

Il est intéressant de voir dans les anciens règlements de colléges, dont les fondateurs dictaient les statuts pour les écoliers élevés à leurs frais, de voir, dis-je, plus de plats accordés pour le souper que pour le dîner. Ce ne fut qu'au milieu du dernier siècle que le thé devint si commun en Angleterre. En premier lieu, il fut réservé aux gens riches et aux personnes du monde, chose très naturelle, car la livre coûtait soixante-quinze francs. Cela nous explique les petites tasses et théières de porcelaine que l'on a conservées comme de curiosités.

Marie. Comment, papa, celles que vous m'avez fait voir dans le cabinet de porcelaine ont jamais servi à de grandes personnes! je les croyais à l'usage des enfants ou des poupées. Et c'étaient des tasses réelles?

Le père. Oui, mon enfant, car on ne prenait pas le thé comme à présent; seulement on en goûtait pour fortifier l'estomac; et bien du temps s'est écoulé avant qu'il devînt le breuvage ordinaire des classes inférieures. On le considérait comme la liqueur des dames, nullement faite pour les hommes, ni pour les femmes de fermiers. Je me rappelle d'avoir enten-

du dire à un vieux homme du comté de Northampton que sa grand-mère fut la première personne de son village qui s'accorda un tel objet de luxe. Il existe une tradition dans le comté de Glocester, qui, vraie ou non, prouve que le thé a été introduit fort tard dans les campagnes. La grand'mère d'une vieille dame est toujours citée par son nom comme ayant reçu une ou deux onces de thé d'une amie de Londres, à tire de présent fort rare. Elle fit bouillir le thé dans une casserole, en ôta le jus, et fit accommoder les feuilles avec du sel et du beurre.

HENRI. C'est bien stupide cela, papa!

LE PÈRE. Comme vous y allez, mon beau monsieur! et cependant je doute que vous eussiez fait un meilleur usage de son présent, si vous n'en aviez jamais entendu parler. Voyons à présent ce que c'est que le thé, car nous savons seulement que c'est la feuille d'une plante et qu'elle nous vient de la Chine. On dit que c'est un joli arbre, qui ressemble beaucoup à nos myrtes. Elle vient au moyen de la graine; on en ôte soigneusement les feuilles; elles sont séchées, roulées et tournées dans la main, emballées et envoyées par tout l'univers. C'est une erreur de supposer qu'on ôte les feuilles des arbres quand ils deviennent sauvages. On les cultive avec le plus grand soin. Nous avons de

jolies gravures qui nous font connaître le procédé dans toutes ses parties. Regardez celle-ci. Vous voyez ces arbustes plantés avec tant de régularité et cultivés avec tant de soin.

HENRI. Oh! papa, veuillez m'expliquer tout. Ont-ils de drôles de chapeaux! Que fait cet homme qui tient ce long bâton dans sa main? cela ressemble à une poêle à frire.

LE PÈRE. Il arrose les plantes.

HENRI. C'est donc là un arrosoir? il ne ressemble pas aux nôtres. Et que fait cet autre homme? Ah! je le vois, il apporte l'eau. C'est bien joli.

MARIE. Papa, permettez-moi de vous faire une question. Je vous vois toujours mêler le thé noir et le thé vert, à déjeuner : quelle différence y a-t-il entre les deux espèces?

LE PÈRE. Je ne le sais pas trop. Je pensais autrefois que le thé vert se composait de la plus belle et de la première récolte des feuilles qui viennent sur le même arbre, mais je suis à présent convaincu qu'il y a deux arbres bien différents. Un de nos meilleurs amis m'a donné dernièrement une belle boîte du Japon, remplie de fleurs séchées qu'on avait autrefois apportées de la Chine, et la personne qui s'en était chargée lui avait appris que ces fleurs étaient du hyson, ou plante du thé vert, espèce très différente du thé noir. C'est tout ce que je sais

de positif à ce sujet; on a bien dit que le thé vert était séché sur des plateaux de cuivre, et qu'il est bien malsain, quoique son odeur soit si suave; je n'en crois rien, pour ma part. Je ne comprends pas pourquoi le thé vert nous empêcherait de dormir plutôt que le noir; toutefois, en parlant de moi, il faut que je convienne du fait, dont l'effet est assez général.

CHARLES. Les Chinois sont un peuple bien singulier.

LE PÈRE. Sans contredit. Henri a trouvé leurs chapeaux assez étranges, bien que la différence entre les leurs et les nôtres ne soit pas plus grande que celle qui existe entre les chapeaux à la mode en Angleterre et ceux d'autrefois. L'habitude nous familiarise avec des choses qui, dès le premier abord, semblent singulières, et propres à convenir à des barbares.

Néanmoins les Chinois sont vraiment un peuple extraordinaire. Jaloux des étrangers, ils ne leur permettent pas d'étudier leurs coutumes, leurs manufactures; ils leur défendent même l'entrée de leurs villes. Ils se nourrissent différemment de nous. Un jeune chien bien gras leur paraît un mets aussi délicat qu'un jeune agneau chez nous. Un de mes amis rencontra un jour un Chinois, avec deux jeunes chiens qu'il conduisait au marché. Mon ami

les acheta et les sauva du boucher et de la broche : ils sont depuis devenus deux chiens très gentils. Il m'a conté que les Chinois avaient un plat très délicat, fait avec l'intérieur de nids d'oiseaux. C'est une espèce de substance glutineuse, qui ressemble à l'extérieur à de la colle de poisson. La difficulté de se les procurer en fait la valeur : on met au pillage tous les endroits où ces nids se rencontren. Vous avez entendu parler de la passion du fameux docteur Johnson pour le thé; il en prenait sans cesse avec plaisir, au grand étonnement de tout le monde.—Un excellent homme, mais à cet égard un peu extraordinaire, M. Jonas Stunway, attaqua violemment l'habitude croissante de prendre le thé, et le docteur Johnson ne dédaigna pas de prendre la plume pour le défendre de tout son pouvoir et lui assurer la victoire.

Voilà que nous avons épuisé toute la science du thé en ce jour, et il faut en finir pour aller à nos études.

XI. — LE MIEL.

— Papa, dit Henri aussitôt que les domestiques, ayant fait la prière en commun, furent sortis de la chambre, vous avez promis de nous parler du sucre. Voulez-vous bien le faire ce

matin? Je me rappelle tout ce qui a rapport au thé. Charles et Marie m'ont aidé à m'en ressouvenir.

Le père. Mais charles a fait une très grande liste l'autre jour. Voyons ce que nous choisirons pour le joindre au sucre, dont nous allons parler.

Henri. Ce sera le miel, papa. Tous les deux sont si doux! Les fait-on de la même manière?

Marie. En vérité, Henri, vous devriez être un peu plus avancé que cela. Vous avez vu le miel et le rayon de miel ôtés de la ruche même chez le fermier Thompson, et vous savez que le sucre nous vient de l'étranger.

Henri. Je sais cela; mais il y a dans d'autres pays des abeilles, aussi bien que chez nous, et je voulais demander à papa si les abeilles y faisaient le sucre : en est-il ainsi, papa?

Le père. Il faut vous dire, Marie, que vous êtes trop exigeante à l'égard de votre jeune écolier. La supposition que l'on fait le sucre et le miel de la même manière n'a rien de si déraisonnable.

Marie. Ce sont cependant des choses bien différentes. Le miel est presque comme de l'eau, tant il coule sur l'assiette, tandis que le sucre est sec comme le sable ou bien dur comme la pierre.

Le père. C'est pourquoi l'un est ce qu'on

appelle fluide, et l'autre solide; cependant lord Bacon nous dit que les anciens avaient un miel dur et solide comme notre sucre. Je vous cite cela pour vous prouver que la question de Henri était moins stupide qu'elle n'en avait l'air Pour ma part, je crois connaître une petite fille qui se dirait maltraitée si on l'appelait une sotte, parce qu'elle se serait avisé de douter que le sucre et la mélasse fussent de même espèce. Il y a cependant à l'extérieur plus de différence entre le sucre et la mélasse, qu'entre le miel et le sucre. Il faut que je prenne ici le parti de Henri.

CHARLES. Ainsi la mélasse est faite de la chose dont on tire le sucre, papa?

LE PÈRE. Certainement. — Je vois Marie un peu honteuse de la réprimande qu'elle a faite à Henri, et Henri a l'air assez satisfait de ce que je vous ai mise à la raison. Puisqu'il n'y a ni plaies ni bosses de part et d'autre, et que le sujet nous convient, continuons.

MARIE. Papa, nous serons charmés d'en savoir davantage. Vous m'avez prouvé combien j'étais ignorante, tout en me croyant très savante; ainsi continuons, après que j'aurai donné un baiser à mon petit garçon.

LE PÈRE. C'est plus qu'une amende honorable, et vous devez être très satisfait, Henri. Maintenant que tout est en règle, je vais ré-

pondre à votre question. Le miel et le sucre ne sont faits ni de la même chose ni de la même manière; vous saviez déjà que le miel était l'œuvre de l'active petite abeille. Je ne vous en conterai pas l'histoire, car je me propose de vous donner bientôt un joli petit livre qui a pour titre : *Les insectes et leurs habitations*, où vous trouverez de quoi vous instruire et vous amuser. Là vous allez voir avec quel soin l'abeille bâtit ses cellules et les enduit de cire; là vous apprendrez à admirer l'instinct qu'une sage et bonne Providence a départi à d'aussi petits insectes. Pour le moment arrêtons-nous au miel. La grande différence qui existe entre le miel et le sucre est que le miel de la meilleure espèce nous vient sans que le labeur de l'homme y soit pour quelque chose, tandis que le bon sucre est celui qui en demande le plus.

CHAPLES. Comment cela se fait-il, papa? vous nous l'expliquerez tantôt, car je ne puis le comprendre à présent.

LE PÈRE. Et je ne m'en étonne pas; nous ne savons pas encore comment le miel se forme, ni comment le sucre est fait. Mais n'oubliez pas que plus le sucre est artificiel, et plus le miel est naturel, mieux on s'en trouve : commençons par le miel. Aussitôt que les petites abeilles ont fait leurs cellules (que nous appe-

lons rayons de miel, une fois qu'elles sont formées et bâties), aussitôt qu'elles ont déposé leur cire (ouvrage qui coûte à ces actives travailleuses plus de temps et d'efforts que toute la récolte de leur miel), les abeilles qui ne veillent ni ne travaillent point à la ruche, qui ne soignent pas leurs jeunes sœurs ou leur reine, se mettent en campagne pour extraire le suc des fleurs. Choisissant celles qu'elles aiment le mieux, elles en pompent le contenu et retournent à la maison, chargées aussi pesamment que l'industrieux moissonneur au temps de la récolte. Elles y déposent leurs fardeaux, et s'il en est temps encore, on les voit retourner à leurs gracieux travaux.

MARIE. Voudriez-vous nous apprendre, papa, comment elles tirent le miel des fleurs? Le trouvent-elles là tout prêt, ou sont-elles obligées de le préparer?

LE PÈRE. Le suc savoureux se trouve dans le calice de la fleur, où l'abeille va le puiser; elle l'avale, et il se transforme en miel pur dans cette partie de leur petite forme que l'on appelle bouteille de miel. J'ai vu souvent des écoliers attraper une abeille (mais pour la plupart du temps une abeille bourdon), lui enlever sa bouteille de miel, et en manger le contenu. Cela m'a toujours paru bien cruel.

CHARLES. J'aurais cru que le miel se trouvait

dans cette poussière jaune qui est déposée sur les abeilles. Je les ai souvent observées chez nous.

Le père. C'est une erreur très pardonnable dans un novice en fait d'histoire naturelle. Non. — La poudre jaune dont l'abeille est couverte vient de son contact avec les fleurs, qui leur sert à faire ce que nous appelons le pain de l'abeille. Aussitôt le retour de l'abeille à la ruche, ses compagnes la débarrassent de son fardeau et pétrissent en pain cette poudre jaune nommée *farine*. L'abeille dépose dans les cellules le suc si doux que renferme sa bouteille. A présent je m'en vais vous faire comprendre ce que j'ai dit auparavant : moins l'homme s'en mêle, et plus le miel est pur.

Henri. C'est ce que je désire savoir, papa.

Le père. Quand la ruche est pleine, et prête pour ses maîtres, ils en retirent les rayons de miel et laissent le miel couler de lui-même; c'est là ce qu'on appelle le miel vierge, parce qu'il est le plus clair, le plus pur, le meilleur. Ils pressent ensuite les rayons, et en retirent un miel de seconde qualité; et la dernière qualité, la moins bonne (car rien n'y est mauvais), on l'obtient en chauffant les rayons et en les mettant sous presse. Ainsi, le jus qui coule de lui-même sans aucun moyen artificiel est le plus fin et le plus doux; nous verrons à ce su-

jet un contraste frappant entre le miel et le sucre.

Marie. J'espère que ce n'est pas tout; j'aime tant à entendre parler de l'industrieuse abeille!

Le père. Vous oubliez que je vous ai promis un petit livre: *Les insectes et leurs habitations;* car notre conversation portait sur le miel et non sur ses petits ouvriers.

Marie. Je cherche à comprendre comment Dieu a pu nourrir les enfants d'Israël avec du miel tiré d'un bloc de pierre.

Le père. On interprète ce passage de deux manières, et quelle que soit celle que nous adoptions, nous ne nous en trouverons pas mal. La terre de promesse était une contrée rocailleuse, et on dit que les abeilles sauvages forment leurs rayons dans les rochers et le creux des arbres, en profusion. Saint Jean-Baptiste se nourrissait de miel sauvage dans le désert, et Jonathan goûta du miel qui découlait d'un arbre, quoique quelques-uns pensent que c'était plutôt un suc mielleux. Nous savons que la Palestine était remplie de miel; on l'appelle un pays où coule le lait et le miel; et si, comme on nous le dit, on voit de nos jours les nids d'abeilles suspendus parmi les rochers en nombre infini, cela explique ce passage, Marie.

Marie. Si bien, papa, que nous ne voulons plus chercher d'autres raisons

Le père. Vous avez tort; je vous ai dit qu'il y en avait une autre, et vous ne deviez pas en rester là. Vous ressemblez à ce vieux juge dont je vous ai parlé.

Henri. Je me le rappelle bien, papa; il ne voulait écouter qu'une partie, car deux adversaires troublaient ses idées.

Le père. C'est cela, mon ami. — Quant à l'autre manière d'interpréter ce passage, Marie, c'est qu'on gardait beaucoup d'abeilles en Palestine, et quoiqu'elle semblât rocailleuse et peu féconde, Dieu eût fait trouver aux abeilles de riches dépôts du côté des montagnes, comme si elles se fussent trouvées aux bords du Nil ou dans les fertiles vallées de l'Arabie. Cela me ramène encore à faire une remarque sur ce petit livre : *Les insectes et leurs habitations*, où une sentence me paraît hasardée. L'auteur dit : « Il ne faut pas imaginer que les Juifs soignassent les abeilles de la même manière que nous; » je crois qu'il se trompe, et que les Juifs s'en occupaient comme nous. Et s'ils l'eussent ignoré avant de venir en Egypte, ils eussent appris là à les soigner ; je ne vois pas de raison de mettre ce fait en doute. Nous en avons bien assez parlé pour mettre fin à notre conversation; nous n'avons même pu aborder la question du sucre, que nous réserverons pour demain. Il faut cependant que je vous ra-

conte une jolie histoire de la manière dont les Egyptiens soignent leurs abeilles, même de nos jours, sur les bords du Nil. Vous savez, Charles, en quoi le Nil diffère de nos rivières et de la plupart des fleuves du monde.

CHARLES. Il inonde tout le pays à une grande distance, et pendant une grande partie de l'année.

LE PÈRE. A la fin du mois d'octobre, le Nil se retire du rivage. Ses eaux commencent par quitter les terres de la Haute-Egypte, qui deviennent dès lors propres à la culture, et le climat y étant plus chaud, les récoltes, particulièrement le sainfoin, viennent à maturité avant l'époque où cela a lieu dans la Basse-Egypte. Afin que leurs abeilles puissent jouir de la suavité des fleurs le plus tôt et le plus longtemps possible, les maîtres des abeilles envoient leurs ruches de toutes les provinces de l'Egypte dans ce district. Arrivées là, on les place en forme de pyramides dans des bateaux, à trois milles de distance du lieu où elles prennent leurs quartiers. Cette récolte continue jusqu'au commencement de février, époque à laquelle nos actifs voyageurs arrivent à la mer. Toutes les ruches étant marquées, on les renvoie à leurs maisons respectives avec la provision précieuse qu'elles ont faite pour tenir compte des soins de leurs maîtres. Il est

intéressant d'observer que chaque abeille retrouve sa propre ruche, comme une compagnie de bûcherons retourne à son humble cabane après avoir travaillé dans la forêt. On dit que les abeilles ne se trompent jamais.

Maintenant, à nos leçons, mes chers enfants.

XII. — LE SUCRE.

Le père. Je n'ai pas oublié, Charles, que lorsque nous avons parlé si longtemps du miel, le sucre n'a pas été de la partie : mais non, j'ai bien dit à Henri qu'il n'était point fait par les abeilles.

Henri. Voilà tout; mais nous ignorons comment il est fait, et je ne pense pas que Marie soit plus savante, bien qu'elle se soit moquée de moi, parce que j'avais dit qu'il venait de chez l'épicier.

Marie. Si vous y revenez encore, Henri, je vous croirai sérieusement fâché contre moi; je n'avais nullement l'intention de vous faire de la peine.

Le père. J'en suis bien sûr, et votre frère ne l'est pas moins; seulement je pense que vous avez touché une corde très sensible. Allons, Henri, examinez votre sœur, et je resterai simple témoin.

Henri. Je ne le pourrais pas; faites-le vous-même, papa. — Une seule question : — Marie, d'où vient le sucre ?

Marie. On nous l'apporte des Indes-Occidentales, sur des vaisseaux qui en arrivent.

Henri. Papa, c'est votre tour.

Le père. De quoi le fait-on, et comment?

Marie. Mais, de la canne à sucre. — Comment? Je n'en sais rien. Charles a lu quelque chose au sujet des pauvres nègres, et il m'a dit qu'on les fait travailler au sucre.

Charles. C'est là où se borne ma science. Papa va nous dire tout.

Le père. J'espère, mes enfants, que vous aurez toujours soin de parler entre vous de ce qui fait le sujet de nos conversations. C'est un exercice aussi utile qu'agréable pour trois ou quatre enfants d'un bon naturel, d'examier ensemble ce qu'ils ont eu le moyen d'apprendre. Je dis des enfants d'un *bon naturel*, car s'ils se fâchent ou s'ils ressentent une fausse honte en ne répondant pas juste, il s'ensuit plus de mal que de bien ; il en est de même lorsque les plus instruits sont flattés, ou tirent vanité de leur supériorité. J'espère que mes enfants sauront s'en préserver.

La plantation de la canne à sucre demande beaucoup d'habileté et de soins. On commence par faire des trous carrés, à quatre pieds de

distance l'un de l'autre, et en rangs réguliers, et on plante dedans des tiges longues d'à peu près douze pouces qu'on a coupées de la partie supérieure des vieilles cannes à sucre. Ces tiges, trempées dans l'eau vingt-quatre heures avant d'être plantées, demandent beaucoup d'humidité pour fleurir et pousser. On en met deux ou trois dans les petites tranchées de chaque carré que l'on recouvre de terre. Ceci est l'ouvrage des enfants nègres.

Au bout d'un an, les cannes sont prêtes pour la récolte; les nègres se placent dans un rang régulier pour y procéder. Ils commencent par couper la pointe de la canne à sucre, longue d'à peu près dix-huit pouces, dont on se sert pour lier les faisceaux. — La seconde partie de la canne à sucre est gardée pour les plantes de l'année prochaine, et le reste taillé en tiges de trois pieds de longueur, dont on forme des faisceaux de vingt à trente pièces qu'on envoie au moulin, où elles sont écrasées et broyées. J'en ai une gravure dans mon portefeuille ; Charles n'a qu'à la porter; cela servira à nous expliquer toute l'opération. Le jus qu'on extrait coule dans un réservoir au travers d'un canal de plomb. Dans ce réservoir il se débarrasse de tous les petits morceaux de canne, et on le conduit au travers d'un tuyau dans le vase destiné à le recevoir. Je ne vous

décrirai pas la manière de l'épurer et de le bouillir; on a écrit à ce sujet des ouvrages pleins de clarté et d'exactitude. Aussitôt qu'il a été préparé, après qu'on l'a bouilli, écumé, refroidi, purifié au moyen de la chaux et autres procédés réguliers, on le met dans des barriques; la mélasse en découle, les barriques sont entourées de fer, et le sucre nous arrive en Angleterre. Ceci s'adressait à vous, Marie.

MARIE. Et je sais bien pourquoi; c'est que vous vouliez me faire rougir de mon amour-propre et de mon ignorance. Je me moquais de mon petit écolier, parce qu'il imaginait que les pauvres abeilles nous donnaient le sucre et le miel à la fois, et j'ignorais que le sucre et la mélasse provenaient de la même source. Mais, papa, il y a une plus grande différence entre un pain de sucre et la lie du sucre, qu'il n'y en a entre la mélasse et le miel : tous les deux sont-ils faits de la même manière?

LE PÈRE. Assurément non; jusqu'ici nous avons parlé de la lie du sucre; et c'est en l'épurant d'une certaine manière que nous parvenons à obtenir le sucre royal, c'est-à-dire le sucre blanc. La transformation s'opère en Angleterre en raffinant le sucre : vous serez surpris d'apprendre que cette opération se fait au moyen du mélange du sucre brun avec l'eau de chaux et le sang de bœuf. C'est pour le net-

toyer, le purifier, le raffiner, en un mot; le sang monte au haut du vase, emportant avec soi toutes les impuretés. Après qu'on l'a fait bouillir, refroidir, et bouillir à nouveaux frais, la liqueur est versée dans des formes; ce qui reste de mélasse et de fluide de couleur s'en écoule; les pains de sucre sont mis dans un four et entièrement séchés. C'est alors, Henri, qu'ils quittent le raffineur pour aller chez l'épicier; de là on l'apporte ici, où je crois connaître un petit bonhomme qui aime le sucre tout comme tous ses lapins aiment le persil.

Marie. J'ai souvent entendu dire que les Juifs étaient fort arriérés, quant à l'usage des bonnes choses de ce monde; mais je suppose que les Grecs et les Romains ont connu le sucre: est-ce vrai, papa?

Le père. Dans le cas dont il s'agit, les Grecs et les Romains n'étaient pas mieux partagés que les Juifs. Ils ont dû ne pas en avoir l'idée, vu l'attention avec laquelle ils soignaient leurs abeilles.

Nous estimons très peu le miel, comparativement à ce que nous aurions fait si le sucre nous fût resté inconnu. Il y aurait eu mille ruches pour une dans cette circonstance. Je vois, Marie, que vous avez lu en anglais *les* Géorgiques de Virgile.

Marie. Oui, papa, je les ai lues, et c'est une

bien belle poésie. Il y a tout un livre pour les abeilles.

Le père. Le prix qu'on attachait à « cette douce nourriture » se fait voir dès la première ligne, où le poète l'appelle un don du ciel. Charles, vous éprouverez un jour tout le plaisir que votre père a senti en lisant ce délicieux ouvrage de l'antiquité. Mais il vous faut étudier avec ardeur avant d'en connaître les jouissances. Ce n'est pas le seul fruit qu'on goûte après qu'on a pris bien des peines pour briser l'écorce. Qnant au sucre, les auteurs qui en parlent démontrent que tout ce qu'ils savent à ce sujet leur venait par ouï-dire. Ils l'appellent le miel des roseaux, et nous disent qu'on ne s'en servait que dans la médecine; ils ont pensé qu'il découlait naturellement de la canne, comme la gomme. D'après la description de Pline, on suppose qu'il parle du sucre candi, que les marchands apportaient de la Chine dans l'Inde, d'où il parvenait en petite quantité à Rome. Les Chinois ont connu très anciennement la méthode de faire le sucre candi.

Henri. Je ne me rappelle pas de vous avoir entendu dire de quoi était fait le sucre candi, et comment on s'y prenait pour le confire. Je l'aurai peut-être oublié.

Charles. Non, Henri, papa n'en a point parlé; je pense qu'on le fait avec du sucre.

Le père. Je crois, Charles, que quelque chose d'approchant se fait avec du miel, ce que vous concevrez aisément, en examinant l'intérieur de la jatte où l'on gardait le miel, qu'on en retirait au fur et à mesure. Mais il est fait à présent, comme nous le dit son nom, de sucre *confit, candi*. On y procède de la manière suivante : on fait bouillir le sucre jusqu'à ce qu'il devienne épais; puis on le place dans une chambre chauffée, et on plonge dedans des cordons et de petites lignes autour desquelles le sucre se candit, c'est-à-dire se forme en cristaux de glace; il n'est rien moins que mauvais, vous en conviendrez. Il faut que j'ajoute une circonstance qui a un rapport direct avec le sucre, et que j'ai oublié l'autre jour : c'est que, bien que nous ayons en Angleterre le produit de la canne à sucre, on peut le fabriquer de plusieurs sortes de végétaux, entre autres de la betterave. Pendant notre longue guerre avec la France, aucun vaisseau des Indes-Occidentales ne pouvait entrer dans ses ports, et Napoléon encouragea ses sujets à faire du sucre de betterave sur leur propre sol, industrie qui vient d'acquérir une assez grande extension. En Amérique, ils font une grande quantité de sucre d'une espèce d'érable.

Marie. J'aurais cru que vous alliez dire d'un tilleul, papa, car il me semble que cet arbre

renferme beaucoup de miel. Lorsque nous étions assis à l'ombre de notre beau tilleul, à la maison, nous entendions les abeilles bourdonner activement au-dessus de nos têtes; tout un essaim s'y réunissait en même temps.

LE PÈRE. Les abeilles affectionnent particulièrement le tilleul, et avec raison, car ses feuilles sont si douces au goût que le miel semble en découler. Dans ce beau poème — sa quatrième géorgique, — Virgile dépeint le caractère et les habitudes d'un vieux homme industrieux, honnête, qui possède quelques arpents de terre, où il ne peut y avoir ni brebis, ni bétail, ni vin. Sa chaumière est entourée néanmoins de fleurs et d'herbes odoriférantes : la verveine, l'acanthe, le pavot, les lis et les roses embellissent cet asile de la gaîté et du bonheur. L'hiver, le printemps, l'été, l'automne, lui apportent leur part de travail et de jouissances. Il allait de bonne heure à sa besogne et ne se reposait ni ne prenait son frugal repas que lorsque la nuit l'avertissait de quitter son labeur. Son verger pliait chaque automne sous le poids des fruits mûrs. Le poète spécifie le poirier, le pommier et le prunier, auxquels il ajoute l'ormeau, le platane, le pin et le tilleul. Virgile semble avoir voulu décrire un tableau de simplicité primitive, le contentement, le bonheur de la vieillesse libre du besoin et des sou-

cis, vouée aux travaux journaliers de la vie champêtre. Toute cette scène est si belle que j'engageai quelques-uns de mes amis à me procurer une peinture qui pût présenter aux yeux ce que le poète décrit avec des couleurs si suaves. Ils s'y prêtèrent de bon cœur, et vous trouverez ce charmant dessin dans mon Virgile, Charles. Prenez-le sur ces tablettes. Un ecclésiastique du comté de Kent, homme de goût et de savoir, l'a dessiné. C'est une grande beauté.

Charles. En effet, c'est charmant. Mais quel singulier arbre dans cette autre gravure! je n'ai rien vu de semblable. Papa, dites-moi ce que c'est; est-ce bien un arbre réel?

Le père. C'en est un très réel, et c'est un tilleul. J'ai été le voir avec des dames qui m'ont donné ce dessin, et après que nous nous fûmes balancés sur ses branches, nous nous assîmes sous son ombrage, et prêtâmes l'oreille à de jolis chants. J'ai mesuré moi-même cet arbre, il a trente-cinq pieds de largeur d'une extrémité à l'autre. Quelques-uns de ses rameaux touchent la terre, d'autres sont à deux ou trois pieds au-dessus du sol, et les branches inclinées et déformées sont autant de siéges pour les dames, sur lesquels elles peuvent se balancer comme sur une escarpolette. La demeure du vieil homme était dans le voisinage de Farente, auprès des plaines fécondes que le cou-

rant noir du Galésus arrose. Il faut supposer que c'était une cabane d'où l'on voyait la vaste étendue des mers. Le vénérable tilleul dont mes amis ont fait un si joli dessin fleurit toujours à Moorpark. Si vous y allez jamais, ayez bien soin de le visiter. A présent, Henri, c'est à vous de me dire si la ferme ne présentait pas ce qu'il fallait pour le blé, les brebis, le bétail ou le vin, quelle était l'occupation du vieillard. Regardez la gravure, et tâchez de deviner.

HENRI. Papa, je le vois. Il soignait les abeilles, et vivait de leur miel et de ses fruits. Eh bien! il n'en était pas moins heureux.

LE PÈRE. J'ai souvent pensé que Virgile voulait donner la description d'un ermite païen; et je ne doute pas que le vieillard cocyprien (comme il l'appelle) ne jouit, au déclin de son âge, de ce qui compose la félicité d'un païen. Il y manquait bien quelque chose; qu'en dites-vous, Marie?

HENRI. Papa, que veut dire un païen?

LE PÈRE. On appelle ainsi un homme qui ne connaît pas le vrai Dieu, qui n'est pas éclairé par la lumière de l'Evangile, qui ne croit ni ne comprend rien au christianisme.

MARIE. Oh! papa, votre réponse m'a révélé votre pensée, quand vous disiez que le vieillard était aussi heureux qu'un païen pouvait l'être.

mais qu'il y manquait quelque chose. C'était l'espoir de la vie éternelle, n'est-ce pas?

Le père. Oui, mon amour. Il existe une grande différence entre le déclin des années de celui qui envisage la mort comme « la perte d'une nouvelle vie, » et l'homme à qui elle apporte la fin de toutes choses, lui enlevant tout ce qu'on aime ici-bas, sans lui rien donner pour le remplacer. C'est une sombre perspective pour la vieillesse; le rayon consolateur présenté par la religion chrétienne y place une nouvelle espérance. Aussi, mes enfants, vous aurez un jour la consolation de voir votre père descendre au tombeau avec ce calme, cet espoir en Dieu, et prêt à répondre à son appel.

Henri. Papa, il ne faut pas nous parler de nous quitter; cela me donne envie de pleurer; Charles et Marie souffrent aussi, mais ils ne vous le diront pas.

Le père. Oh! Henri, les yeux et les regards de Charles et de Marie m'ont suffisamment révélé ce qu'ils sentent en cet instant. Il nous faut être toujours préparés à être séparés les uns des autres, mes très chers enfants, et il ne serait ni sage ni prudent à moi d'éviter ce pénible sujet, de peur de vous faire de la peine. Vous êtes d'âge à comprendre que la mort nous enlève nos amis, et vous devez apprendre qu'un

chrétien doit être préparé à cette épreuve, quel que soit le moment où elle vient de frapper.

Henri. Mais, papa, vous n'êtes pas un vieillard; nous pouvons vous garder bien des années avec nous.

Le père. Avec tout cela, Henri, vous pourriez me perdre demain. Vous connaissez le vieux dicton : Un vieillard doit s'attendre à mourir, et le jeune homme ne doit pas compter sur la vie ; chacun de nous peut être appelé dès demain.

Charles. Papa, nos cœurs seraient brisés, si nous devions vous perdre.

Le père. Je ne vous cache pas, mon enfant, que cette séparation serait la plus douloureuse de mes épreuves ici-bas, à l'exception d'une seule. Là encore Dieu me donnerait la force de supporter le coup qu'il m'aurait infligé. Et dussé-je vous être enlevé, je me dirais, en songeant à chacun de vous, que je continue à vivre dans vos cœurs.

Marie. Puis-je vous demander, papa, quelle était la douloureuse épreuve à laquelle vous venez de faire allusion?

Le père. Je n'y puis songer sans frémir, et je demande tous les jours au bon Dieu de m'épargner l'horreur de voir un de mes enfants engagé dans les voies du vice et de l'impiété.

— Oh ! papa, dit Charles, nous ne serons ja-

mais assez ingrats pour vous faire ce chagrin; je serai bien vigilant dorénavant.

MARIE. Nous nous efforcerons tous les trois d'être bons, et de vous faire plaisir pour être le charme de votre vie, comme vous nous dites que nous le sommes.

LE PÈRE. J'y compte, mes chers enfants. A présent retirez-vous, et n'oubliez pas le mot d'ordre du chrétien : *Veillez et priez.*

XIII. — LES HIRONDELLES.

MARIE. Je vous prie, papa, de nous dire quelque chose sur les hirondelles. J'aimerais d'autant plus à vous en entendre parler, que je les ai souvent observées se rassemblant pendant l'automne, et puis partant toutes ensemble. J'ai cru y voir une preuve qu'elles quittaient ce pays pour un autre.

LE PÈRE. Je le pense aussi. Un de mes amis, qui a longtemps étudié les oiseaux, m'a dit que l'évidence était si forte de ce côté de la question, qu'il ne conservait plus de doute à cet égard.

CHARLES. Sait-on également où elles s'en vont en nous quittant?

Le père. Je ne crois pas qu'on le sache; mais on les a rencontrées bien loin sur les mers, attachées aux mâts et aux agrès des vaisseaux, ayant l'air fatiguées d'un long vol.

Un célèbre auteur, M. Withe, dans son histoire de Selborne, doute très fort si elles s'en vont pendant l'hiver; il pense qu'elles se rendent aux rivages où elles nichent, en préférant ceux qui sont escarpés, les rochers, les étangs, etc.; et il est un observateur calme et judicieux.

Néanmoins, c'est ici qu'elles ont leur couvée et qu'elles présentent durant l'été un des objets les plus intéressants. Bornons-nous à examiner leur caractère et leurs habitudes, en laissant de côté la question de leur migration.

— Papa, dit Henri, expliquez-moi ce que le vieux David voulait dire, en prétendant qu'il n'y aurait pas de pluie ce jour-là, car les hirondelles volaient bien haut. Je me rappelle aussi d'avoir entendu dire à la vieille Nancy: il pleuvra, car les hirondelles volent bien bas, et il plut. Quelle en était la cause, mon papa?

— La cause en est que, généralement avant la pluie, l'air devient pesant, épais, et bien que nous ne nous en apercevions pas, les petites

mouches et les insectes s'en ressentent aussitôt. Ils peuvent s'élever à une grande hauteur et jouer dans les nuages par un beau jour bien clair. Mais lorsque l'air est épais, humide, ils sont forcés de descendre presque à terre. Les hirondelles se nourrissent de ces petites créatures, qu'elles prennent dans les airs. C'est pourquoi avant la pluie on les voit effleurer la surface des prairies, et lorsque le temps est beau elles prennent leur vol vers les nuages. Le comprenez-vous à présent?

Henri. Certainement, mon papa; mais j'ignorais qu'elles dévoraient les pauvres mouches.

Le père. Et nous devons les regarder comme de bons amis à cause de cela. Si elles ne nous débarrassaient des cousins et des mouches, l'air en serait bientôt rempli, et nous mortellement ennuyés et ne sachant que faire. Les hirondelles nous viennent en aide, et bien que ce soit pour leur propre compte, nous en profitons.

Marie. Maintenant, papa, comment font-elles leurs nids?

Le père. Je puis d'autant mieux vous satisfaire à cet égard, que je viens de m'en entretenir avec un ami qui les a longtemps étudiées et qui les aime beaucoup. White dit qu'entre tous les oiseaux, les hirondelles sont les plus inoffensives, les plus intéressantes et les plus sociables. A l'exception d'une seule variété, tou-

tes les autres s'attachent à nos maisons, et nous amusent avec leurs chants et le mouvement rapide et actif de leurs ailes. L'hirondelle domestique, à ce que prétend mon ami, diffère en un point de tous les autres oiseaux. Au lieu de chercher un endroit écarté, elle bâtit son nid dans les situations les plus découvertes, les plus exposées. Elles semblent s'inquiéter si peu de la présence de l'homme, que l'on peut, sans craindre de déranger les petits architectes, les observer pendant tout le temps qu'ils bâtissent et arrangent leur maison.

Henri. J'ai toujours cru qu'un architecte était un homme. Je vous ai souvent entendu parler de M. M..., l'architecte qui a bâti la maison à H...

Le père. Parfaitement juste, Henri ; mais nous pouvons appeler les hirondelles de petits architectes, car elles font pour elles-mêmes et pour leurs enfants ce que M. M... a fait pour nos amis à H... ; elles bâtissent une maison bien jolie et bien confortable. Mais je vous parlais de l'insouciance avec laquelle les hirondelles nous regardent lorsque nous les observons, que nous les dérangeons. Elles n'en persévèrent pas moins à recommencer et à finir leur habitation, là où elles l'ont choisie, quand même leur ouvrage serait détruit, et les matériaux dispersés. Lorsque nous viendrons à par-

ler de l'autruche de Marie, nous trouverons le contraste le plus frappant entre cet oiseau et l'hirondelle. Si les autruches rencontrent la moindre trace de l'approche d'un homme, près de l'endroit qu'elles ont choisi pour y faire leur nid, elles le quitteront immédiatement, quand même leur nid serait plein de leurs œufs, elles le mettront en pièces et décamperont sans retard. Quelle différence de sentiments envers l'homme, entre elles et l'hirondelle! je ne puis mieux le définir qu'en vous racontant ce qui est arrivé à mon ami, le printemps dernier : je le tiens de lui-même, et je sais qu'il n'embellit pas ses récits.

Un couple d'hirondelles venait de choisir un des coins de sa fenêtre, comme un endroit commode pour leur nid de terre, et je puis bien dire (observe-t-il dans la note que j'ai devant moi), qu'ils le crurent un réduit très confortable, tandis que je les trouvais des voisins sales, fatigants et bruyants. Pour les engager à quitter ma fenêtre, je mis leur nid à terre, lorsqu'il n'était qu'à moitié fini. Cela ne leur fit pas changer de dessein, et le lendemain même, le dommage était presque réparé; néanmoins je résolus de tenir bon, comme ils avaient tout l'air de le vouloir. Je mis bas le nid, ils le rebâtirent. Cette petite guerre dura plusieurs semaines, ma curiosité excitée me portait à voir

leur persévérance à bout. Je leur permis de faire quelques progrès avant de détruire leur ouvrage, et je ne le fis que lorsqu'ils eurent complété l'extérieur de leur nid. Je crus leur patience épuisée, — rien de semblable; — jugez de ma surprise en voyant le lendemain mes pauvres oiseaux recommençant à poser les fondements de leur maison. Je ne voulus pas céder, je la leur laissai terminer entièrement, pondre les œufs et commencer à les couver. Alors j'enlevai leur nid sans l'endommager, mais les cris impitoyables des pauvres oiseaux me firent repentir de ce que je venais de faire, et je me décidai à réparer le dommage. J'attachai deux clous dans le mur, et je réussis à replacer le nid avec un cordon, mais ce fut si maladroitement, qu'une large ouverture se faisait voir. Durant tout ce temps, les parents voltigèrent autour de moi, me reprochant ma cruauté avec d'amères lamentations. A peine eus-je fermé ma fenêtre, qu'ils coururent à leur nid, et trouvèrent les œufs en bon état, la femelle s'assit sur eux, tandis que son compagnon courut pour réparer les dommages que leur maison avait souffert, et il réussit en peu d'heures à refermer l'ouverture que j'avais laissée. On était ému en les regardant. Chaque fois qu'il retournait avec des matériaux qu'il rassemblait activement, sa compagne l'accueillait avec un

gazouillement affectueux. Elle, la pauvre mère, avait son devoir à remplir, et s'en acquitta avec affection : je ne doute pas qu'il ne trouva la récompense de son travail dans ces tendres salutations. Après ceci (ajoute mon ami), je n'eus garde de les tourmenter, et je les laissai bien volontiers élever leurs petits en paix et confort, résolu de supporter quelques inconvénients plutôt que de troubler et de faire de la peine à un couple si aimant et si fidèle. Quelle leçon donnée par deux petits oiseaux à ceux qui ont la raison pour guide, et qui permettent à leurs passions d'étouffer sa voix! Nous connaissons, Marie, un couple très près de nous, qui se querelle toujours et se contrarie l'un l'autre. Au lieu de se consoler, en remplissant leur devoir par des marques d'amour et d'affection, ils ne semblent dans leur élément que lorsqu'ils se disputent. Aussi sont-ils toujours malheureux, et rien ne leur profite. Et vous vous rappelez, Charles, d'avoir été avec moi dans ce cottage, du côté de la colline, un soir de l'été dernier, où ce couple aimable semblait avoir un seul cœur et une seule pensée? La femme préparait le souper du mari, et il bêchait dans le jardin pour y planter quelques légumes, après son rude travail de la journée.

Charles. Oui, papa, et je me rappelle de vous avoir vu très content de ce qu'il avait planté

quelques rosiers devant les fenêtres, parce qu'elle les aimait, et quelques lauriers, pour cacher l'étable à cochons. Il nous a demandé des plantes et des rejetons de notre jardin, pour embellir le sien.

Le père. En effet, mon enfant, je fus très touché de cette scène. Les conséquences de leur affection se font voir clairement. Ils s'accordent en tout, au lieu d'agir en sens opposé, et pendant que la maison et les enfants sont propres, ainsi qu'eux-mêmes, ils font le bien dans ce monde, quelque humble que soit leur sphère. C'est un plaisir de les voir. Il en est de même dans un rang plus élevé. Le bonheur ou le malheur d'un ménage parle sur ceci. — Se consolent-ils et s'aident-ils mutuellement comme les hirondelles, ont-ils le même objet d'intérêt ou se heurtent-ils sans cesse? c'est le premier devoir chrétien de porter les fardeaux les uns des autres, d'aimer Dieu et le prochain, de faire le bien, de s'efforcer d'être heureux et de s'occuper du bonheur des autres. »

IV. — LES AUTRUCHES.

Marie. C'est à présent mon tour, papa, si vous voulez le permettre. Mon choix, s'il vous en souvient, tomba sur l'autruche. C'est un

noble oiseau, je voudrais savoir tout ce qui le regarde.

LE PÈRE. L'autruche est le plus grand de tous les oiseaux connus dans le monde ; la gravure que vous en avez peut vous en donner une bonne idée. Un oiseau fait a rarement plus de huit pieds, en mesurant de la tête aux pieds, et il arrive parfois qu'il en a douze.

MARIE. C'est de l'autruche que proviennent les magnifiques plumes que les femmes portent sur la tête?

LE PÈRE. Malheureusement oui, pour le pauvre oiseau; car c'est la grande valeur de ses plumes qui est la mort d'un bon nombre, dans le courant de l'année. Le prix en est si élevé, que les habitants des contrées où l'autruche reçoit le jour, sont continuellement occupés à les poursuivre. Ils préfèrent les prendre en vie, mais c'est si difficile qu'il faut en général se borner à tirer sur elles.

HENRI. Y en a-t-il dans notre pays, papa?

LE PÈRE. On n'y voit que celles qu'on amène prisonnières. Il n'y a pas d'exemple qu'il en soit venu hors de leurs régions.

CHARLES. Où vivent-elles quand elles sont chez elles?

LE PÈRE. Leur lieu natal est le brûlant désert de l'Afrique et de l'Arabie, où on les rencontre

en troupes immenses, au grand étonnement des voyageurs.

MARIE. Les ailes de l'autruche me font l'effet d'être petites; je ne peux me figurer qu'elles puissent emporter un oiseau si pesant; à peine iraient-elles à un cygne.

LE PÈRE. Vous avez raison, mon amie, ces ailes ne sauraient soulever leurs corps de dessus la terre. Lorsqu'ils marchent, ce sont les pieds seuls qui sont en mouvement, et en ceci comme sous beaucoup d'autres rapports, ils semblent servir de chaînon entre la race ailée et les quadrupèdes, tout comme ces petits êtres, les chauves-souris, sont considérés comme l'anneau de l'autre extrémité de la grande chaîne.

MARIE. Comment se fait-il donc que, ne pouvant s'envoler, il soit difficile de les attraper, avec ce corps si dodu sur deux jambes. Tout petit garçon peut saisir un cygne hors de l'eau. En est-il ainsi de l'autruche?

LE PÈRE. C'est tout le contraire, car c'est l'oiseau le plus agile que l'on connaisse ; il dépasse un cheval à la course, et, s'il savait s'y prendre en fuyant, il ne tomberait pas au pouvoir de la moindre partie des chasseurs. Mais, oiseau stupide, lorsqu'il se voit poursuivi, il s'en va, en décrivant un large circuit : aussi, au lieu de courir après lui, quelques chasseurs se jettent en travers et vont a sa rencontre; toutefois cette

chasse, avec tous les désavantages de l'oiseau, dure parfois deux ou trois jours.

CHARLES. C'est cette autruche imbécile qui cache sa tête dans un buisson, s'imaginant n'être pas vue de ses poursuivants, parce qu'elle ne les voit pas. Il me semble l'avoir entendu dire.

LE PÈRE. On le pense, et l'on ajoute que, lorsqu'à la suite d'une chasse de deux ou trois jours, elle est affaiblie par la fatigue et la faim, elle cherche à se cacher dans les premiers buissons qu'elle rencontre, ou bien en enfonçant sa tête dans le sable.

MARIE. Je me rappelle de vous avoir entendu dire, papa, à ce sujet, que bien des personnes qui se moquent de la folie de l'autruche, se rendent coupables d'une plus grande erreur. Je ne suis pas bien sûre de ce que vous entendiez par-là.

LE PÈRE. J'ai dû parler de ces gens qui s'efforcent d'oublier le mal qu'ils ont fait, et agissent follement dans l'espoir que Dieu ne pense plus à ce qu'ils ont oublié eux-mêmes; ou bien encore, parce qu'ils ont banni Dieu de leurs pensées, que son œil ne les suit plus. — Déplorable erreur! Mais revenons aux autruches.

Leur habitude de vivre dans de sauvages déserts nous empêche de les connaître aussi bien que les oiseaux qui se trouvent près de nos

demeures. Notre meilleure source d'information est toujours celle que l'on tient de témoins oculaires. Lorsque le moment de pondre et de couver leurs œufs approche, elles font un trou dans le sable, choisissant l'endroit le plus désert pour cela, et trois ou quatre femelles déposent leurs œufs dans le même nid et les couvent l'une après l'autre, de la manière la plus amicale. On dirait deux voisines qui se sont arrangées pour veiller leurs enfants à leur tour, pendant que l'une va chercher la farine au moulin ou que l'autre va faire les provisions en ville. Il y a souvent trente à quarante œufs dans ces nids. Mais la chose la plus curieuse, c'est qu'il y a un certain nombre d'œufs rangés autour du nid, que les femelles ne couvent jamais, et qui n'y sont que pour nourrir les petits nouvellement éclos, soit qu'ils soient trop jeunes pour chercher leur pâture, ou que celle de leurs parents ne convienne pas à leur délicate enfance.

HENRI. Mon papa, lorsque vous décriviez mes hirondelles, vous les disiez différentes des autruches à un seul égard. Qu'était-ce donc?

LE PÈRE. Il faut vous rappeler que mon ami avait détruit bien des fois le nid des pauvres hirondelles, et qu'elles l'ont toujours rebâti, même lorsqu'il eut enlevé le nid et les œufs que la femelle avait commencé à couver, et qu'à

peine il l'eut remis à sa place, qu'elle reprit la sienne. C'est le contraire avec l'autruche ; pour peu qu'elle trouve ses œufs dérangés, pour peu que ses yeux ou son nez l'informe qu'un être humain a approché de son nid, non-seulement elle déserte, mais encore elle foule tous les œufs sous ses pieds, pleine de rage en cet instant.

HENRI. C'est étrange. De quoi se nourrissent les autruches ?

LE PÈRE. Ce sont les végétaux qui leur servent de pâture naturelle ; mais ces oiseaux sont tellement avides, qu'ils dévorent tout, guenilles, pierres, et même des morceaux de fer. On prétend qu'une de ces sottes autruches s'est tuée en mangeant une quantité de chaux vive. Elles sont aussi malfaisantes qu'un troupeau de cochons dans un champ de blé. On a souvent vu dans l'Afrique du sud une troupe d'autruches attaquer un champ de blé, et le moissonner en entier, ne laissant au pauvre fermier que la paille. Aussi les habitants ont-ils une double raison pour faire la guerre à toute la tribu, celle de se défendre et de vendre leur plumage.

CHARLES. Si elles redoutent si fort les hommes, comment se fait-il qu'elles se laissent apprivoiser, et cependant je crois l'avoir entendu dire, vous nous avez conté une fois que le roi

a donné une magnifique couple d'autruches au dernier lord Londonderry.

LE PÈRE. Et le comte se vantait d'avoir été la seule personne qui, au couronnement de Georges IV, portât une plume de ses propres autruches. Elles s'apprivoisent tout de bon et sont une source d'amusement. Un gentilhomme nommé Adamson, raconte une histoire qui nous amusera, père et enfants à la fois, quoique je me trompe fort, ou nous eussions préféré voir ce qu'il décrit, de nos propres yeux.

HENRI. Vite, mon papa, racontez-nous ce que c'est ; vous m'avez fort intéressé en leur faveur ; c'est aussi amusant que le cygne et les hirondelles.

LE PÈRE. M. Adamson se trouvait dans un endroit nommé Podor, près du Niger, où il vit deux autruches apprivoisées. Deux petits négrillons montèrent sur le dos de la plus grande, et ce géant n'eût pas plus tôt senti la portée de son poids, qu'il se mit à trotter autour du village, juste comme votre petit cheval ferait avec Charles et Henri. Il semblait se plaire si fort à ce jeu que rien ne put l'arrêter, jusqu'à ce qu'on eut bloqué le passage. J'imagine que les négrillons n'en étaient pas plus fâchés que leur monture bipède.

HENRI. J'espérais qu'ils étaient attachés avec

quelque chose. Avaient-ils une selle et une bride?

Le père. Tant s'en faut, mon cher; en effet l'autruche serait un oiseau bien utile si l'on parvenait à la guider; on pourrait s'en servir pour la malle-poste. Mais semblable au ballon, une fois monté dessus, il vous faut aller où on vous mène. M. Adamson engagea un vieux nègre à monter sur le moins grand de ces oiseaux, et plaça deux négrillons sur l'autre. Ce fardeau sembla leur convenir; ils partirent au trot, mais à mesure qu'ils s'excitaient, ils ouvrirent leurs ailes comme le cygne, pour saisir l'air, dirait-on, et partirent avec une telle rapidité, qu'ils semblaient à peine raser la terre. Cela rappelle le livre de Job et son puissant langage.

Charles. Je pensais qu'on ne trouvait l'autruche qu'en Afrique et en Arabie ; mais je crois me rappeler qu'il y en a dans l'Amérique du sud.

Le père. On y rencontre un oiseau qui ressemble à l'autruche d'Afrique, et il serait juste de le nommer l'autruche américaine, s'il n'y avait une grande différence dans le pied. L'autruche d'Afrique n'a que deux doigts, tandis que l'oiseau américain, qui est bien plus petit, en a trois. J'allais oublier un drôle de stratagème au moyen duquel il est dit que les Africains s'en emparaient autrefois. Ils se cachaient

dans la peau d'une autruche morte, et, mettant la main sur son cou, la faisaient mouvoir pour imiter les mouvements d'un oiseau vivant, tandis qu'avec l'autre ils répandaient du grain pour attirer les autruches dans le piége.

Il ne faut pas, mes chers enfants, que nous terminions notre conversation sur cet étonnant oiseau, sans nous rappeler un autre fameux passage de Job. On est disposé à croire que sa description diffère de la réalité, parce qu'on voit l'autruche si soigneuse de préserver ses œufs et sa couvée de l'approche de l'homme ou de l'animal. C'est néanmoins parfaitement confirmé dans les paroles de la Bible. Charles, voulez-vous nous les lire? — « As-tu donné aux paons leur plumage qui est si gai, et à l'autruche les ailes et les plumes? As-tu fait qu'elle abandonne ses œufs à la terre, et qu'elle les fasse échauffer sur le sable? Et qu'elle oublie que le pied les écrasera, ou que les bêtes des champs les fouleront? Elle se montre cruelle envers ses petits, comme s'ils n'étaient pas siens, et son travail est vain, sans qu'elle craigne rien pour eux.

LE PÈRE. Quelques personnes ont supposé que ces paroles donnent à entendre que l'autruche ne couve pas ses œufs, mais le mot « échauffer » signifie qu'elle leur communique sa chaleur, en restant assise sur eux. Au lieu de revenir à ses

œufs ou à sa couvée, comme l'hirondelle, une fois dérangée elle les abandonne sans retour. Les Arabes ramassent souvent des nids désertés, et plus souvent encore de petits maraudeurs affamés et désolés, comme des orphelins qui redemandent leur mère. C'est ainsi que les récits des voyageurs confirment les paroles de Job. Les recherches des modernes ont répandu plus de lumière sur diverses parties des saintes Ecritures, corroborant ces récits sur la race des peuples anciens, et les pays où ils ont vécu.

XIII. — LA CHASSE AUX TIGRES. — ATTAQUE DES ABEILLES.

Le père. Je viens de me rappeler une histoire qui vous amusera, je pense; c'est celle d'un jeune homme qui faillit perdre la vie par la piqûre des abeilles de la forêt. Tous les enfants supplièrent leur papa de raconter cette histoire, et Henri demanda si c'en serait une réelle ou bien un conte.

Le père. Non, mes enfants, c'est bien là une véritable histoire, que je tiens des amis et des parents du jeune homme lui-même, et ce sont des personnes qui disent toujours la vérité. Le jeune homme était au service de la compagnie

des Indes; il montait un jour un éléphant, à la chasse au tigre, et comme il passait sous un très grand arbre, l'animal monstrueux dérangea tout un essaim d'abeilles qui y avaient établi leur quartier-général et leurs nids. Ces derniers sont très communs dans les forêts peu fréquentées qui donnent asile aux bêtes féroces: l'essaim se précipita aussitôt pour attaquer ses ennemis, car pour tels il prenait le jeune homme et l'éléphant. Il ne s'était pas muni du large manteau que portent toujours les naturels du pays, coutume adoptée par les Européens pour se mettre en garde contre de pareilles attaques; il n'eut rien de mieux à faire que de se laisser choir de son éléphant et de s'enfuir, quoiqu'il courût le risque de tomber entre les griffes du tigre qu'il venait de faire sortir de sa jungle.

Un escadron d'abeilles le poursuivit, et il fut cruellement maltraité. Ce jeune homme sort d'une famille très pieuse, et on lui a enseigné dès l'enfance à regarder chaque événement comme venant de Dieu; aussi a-t-il raconté qu'après la Providence il devait son salut à un singe bleu. Le bruit que faisaient les abeilles avait fâché le singe, qui se mit à crier de son côté; il s'y prit de telle sorte qu'il attira sur lui-même l'attention des ennemis acharnés à poursuivre notre héros; ils le prirent pour leur persécuteur. Ce corps d'armée se dirigea contre

la pauvre bête, et le jeune homme n'eut pas le moindre doute que le singe n'eût fini par être leur victime, comme il l'eût été infailliblement, si leur rage furieuse ne se fût reportée ailleurs.

Charles, mon enfant, apportez-moi le petit portefeuille que vous trouverez à l'extrémité de la table, au milieu de la bibliothèque. Il y a un joli dessin fait par une dame, d'après le récit du jeune homme lui-même.

Marie. C'est bien gentil; c'est comme si on lisait cette histoire.

Le père. Tant joli qu'il soit, je le regarde avec un douloureux intérêt et y trouve une nouvelle leçon. La dame qui me l'a donné vient de mourir; je ne l'ai su que l'autre jour. Le dessin ne nous dit-il pas de nous tenir prêts? Charles, vous alliez demander quelque chose au moment où je vous ai envoyé pour me l'apporter?

Charles. J'allais dire, papa, que je ne croyais pas que les abeilles fussent de petites créatures si violentes et si féroces... A la bonne heure si c'eût été un nid de guêpes ou de frelons.

Le père. Le caractère audacieux de ces petits insectes a souvent été observé par les naturalistes et célébré par les poëtes; vous le trouverez dans Virgile, quand vos progrès vous permettront de jouir de sa poésie. Pour en revenir à notre ami Edouard (car tel est son nom), il venait de tirer contre le tigre, ce qui rendait

son cas beaucoup plus dangereux; mais probablement le coup de feu avait fait pousser au singe des cris perçants qui lui sauvèrent la vie. Son père m'a raconté depuis que lorsqu'il courait toujours, frottant sa tête là où les abeilles l'avaient piqué, il rencontra un éléphant de sa troupe, et échappa de cette manière aux griffes du tigre. Ce sont de ces périls auxquels on se dérobe par un miracle dont nous devons rendre grâce à la Providence.

Cet effet dure bien quelque temps; mais on court le danger d'oublier, avec les années, la reconnaissance et les bonnes résolutions qu'il a inspirées.

CHARLES. La chasse au tigre doit présenter de grands périls, je ne l'aime pas. Les tigres font-ils beaucoup de mal aux hommes dans ces contrées-là?

LE PÈRE. Ce sont des animaux très redoutables; mais il y a moins de danger dans une partie de chasse où aucune précaution n'est épargnée. Les pauvres voyageurs perdent la vie lorsqu'ils sont attaqués par ces bêtes féroces dans l'épaisseur des bois. L'évêque Steber raconte une histoire très touchante qui démontre que les tigres ne se contentent pas d'attaquer les voyageurs isolés. Un pauvre Indien avait été forcé par un officier de lui servir de guide; il avait à peine fait cinq milles qu'un

tigre se précipita sur lui en poussant un rugissement effroyable. Il leva son sabre et son bouclier, mais il fut à l'instant même sous la griffe de l'animal, qui tourna tout autour en le tenant dans sa gueule, grondant comme un chat qui tient une souris, et regardant l'officier en face. Celui-ci, suivi de ses gens, court sur lui ; il lâche sa proie; mais, du premier coup de dent, il en avait fini avec lui. L'officier, dont l'imprudence avait amené ce malheur, avoua depuis que cette scène se représentait si souvent à lui dans ses rêves, et lorsqu'il était un peu souffrant ou fiévreux, il voyait aussitôt un tigre tenant l'infortuné Indien dans sa gueule. Le pauvre homme avait dit qu'il était dangereux de s'engager avant le lever du soleil dans cette effrayante solitude, mais l'officier traita sa remontrance d'un prétexte pour sa paresse.

Marie. Oh! papa, combien nous devons être heureux de n'avoir pas de tigres féroces dans notre pays, ni ces effroyables serpents dont j'ai entendu parler! Je ne m'étonne plus que les habitants veuillent détruire toute la race des tigres à la fois.

Le père. On fait un grand ravage chaque année parmi eux, mais je n'imagine pas qu'on puisse s'en débarrasser pour toujours. Comme nous en sommes à l'histoire du jeune homme, il faut que je vous raconte une autre de ses

aventures, et vous verrez que la chasse au tigre présente des dangers de différentes espèces. Edouard et un de ses amis allèrent un jour à la chasse au tigre dans une des provinces du Bengale. Chacun montait un éléphant. Comme ils étaient à battre la jungle...

HENRI. Que veut dire battre la jungle, papa? Qu'est-ce qu'une jungle? je ne sais pas.

LE PÈRE. Une jungle est un bosquet sauvage rempli de joncs qui ont huit ou neuf pieds de hauteur, — la retraite des bêtes sauvages; — battre une jungle veut dire chercher le gibier qui s'y est réfugié, tout comme un chasseur anglais parlerait de battre le buisson; la différence est qu'au lieu de chiens ils se servent d'éléphants; ils vont chercher des tigres et nous des lièvres, des grives, ou tout au plus un renard bien rusé.

HENRI. Merci, papa; continuez, s'il vous plaît.

LE PÈRE. Un de ces éléphants devança l'autre; celui qui était à l'arrière-garde devint ingouvernable et attaqua son camarade avec tant de violence que celui-ci devint difficile à conduire. Le mahout de l'éléphant qui était en tête — Charles, un mahout est le natif qui conduit l'éléphant (1); — cet homme, dis-je, voyant le

(1) La coutume d'avoir un natif pour conduire l'éléphant se trouve dans les plus anciennes histoires. Polybe en fait mention, ainsi que le premier livre des Machabées.

danger aussi terrible qu'immédiat, se cramponna au rameau de l'arbre au-dessous duquel on passait, abandonnant le jeune homme à sa destinée. Déserté par lui, le chasseur anglais ne vit d'autre chance de salut que de suivre l'exemple de son compagnon. En s'efforçant d'atteindre à une branche, son pied s'embarrassa dans le houdah (ce mot, Henri, veut dire le siége qui est sur le dos de l'éléphant, et que vous venez de voir dans l'esquisse de tantôt); perdant l'appui de l'arbre, il retomba sur le houdah, et laissa échapper son fusil et son chapeau. Jugez de son danger en cet instant. — Il était là sur le dos de l'éléphant rendu furieux par l'attaque de son ennemi, — lui-même sans armes, — sans son mahout (1), et, ce qui est bien pis dans ces climats, sans chapeau pour couvrir sa tête et la protéger contre le soleil, dont les rayons ardents tombaient en plein sur lui. Ajoutez à cela que l'éléphant se dirigeait vers la rivière dont la profondeur était inconnue à notre jeune ami, et que le pays alentour était rempli de tigres.

— Papa, dit Marie, est-ce bien une histoire réelle ou un conte? C'est un très joli conte, trop joli pour être vrai.

(1) Trente à trente-deux hommes doués d'une grande force montaient sur l'éléphant, outre l'Indien qui le conduisait, ou, comme dit le grec, « son Indien. »

Le père. Le récit est aussi intéressant que vrai ; il n'y a pas un seul détail qui n'ait eu lieu. Le père du jeune homme me l'a raconté d'après la lettre de son fils.

Marie. Si c'est ainsi, veuillez continuer, papa. Je suis sûre que le jeune homme a été sauvé, puisqu'il a depuis écrit à son père. Il me tarde de voir la fin ; j'ai eu une grande peur. J'espère que Charles et Henri n'iront jamais à cette chasse.

Le père. Les personnes qui étaient sur l'autre éléphant coururent le même danger, quand par bonheur le mahout imagina une chose qui les sauva tous. On avait mis sur le houdah le manteau dont je vous ai dit que les natifs faisaient usage pour se mettre à l'abri des attaques des abeilles. Le mahout jeta le manteau sur les yeux de l'éléphant, de manière à lui ôter le pouvoir de continuer la guerre. L'éléphant qui précédait se trouvant débarrassé de son ennemi, redevint tranquille, et le jeune Anglais put descendre à terre. Il alla qué ir le mahout qui l'avait délaissé au moment du péril, et l'ayant retrouvé, ils recherchèrent ensemble le chapeau et le fusil, puis le mahout remonta sur son éléphant, résuma le commandement, et sortit de la jungle. Après qu'ils se furent éloignés, on ôta le voile de dessus les yeux du combattant ingouvernable, qui, ne voyant plus l'objet de sa

rage, obéit activement à son mahout. Tous les chasseurs retournèrent à leurs quartiers, sans autre mal que l'inconvénient d'être restés exposés au soleil plus qu'ils ne l'eussent désiré, inconvénient qui entraîne souvent des conséquences fatales.

Henri. Merci, papa; voilà une bien jolie histoire. Je m'en vais la raconter à mes cousins; cela les amusera.

Charles. Prenez-y garde, Henri, je pourrais vous prévenir.

Marie. N'y comptez pas trop; nous y viendrons tous, papa. Ajoutez-y que votre père a marché sur la peau d'un des t gres tués par notre jeune ami, qui l'avait convertie en tapis pour sa mère.

XIV. — RETOUR A LA MAISON. — DÉSAPPOINTEMENT.

Le moment de retourner à la maison était enfin arrivé. Nos jeunes amis avaient bien joui de leur séjour sur la côte; ils ne se lassaient pas de leurs promenades sur le rivage et sur la grève, où ils rangeaient des coquillages, faisaient des maisons et des châteaux, voyaient les vaisseaux à une grande distance, s'amusaient à regarder les pêcheurs, puis allaient se baigner, et ne perdaient aucun des plaisirs que la côte peut

présenter. Enfin ils se plaisaient beaucoup au bord de la mer, mais encore préféraient-ils la maison où ils avaient toujours vécu, et ils furent bien aises quand leur père leur eut dit de se tenir prêts à partir le lendemain. Ce n'est pas qu'ils n'éprouvassent un peu de peine à quitter un endroit où leur temps s'était écoulé si agréablement; mais lorsque leurs pensées se reportèrent vers la maison, quand Marie songea à ses fleurs et à son petit serin, Charles à ses chiens favoris, et Henri à ses jolis lapins, nos jeunes amis ne ressentirent plus que la joie du retour. Il faut mettre en ligne de compte le plaisir du changement, car le changement plaît aux jeunes et aux vieux. Il y avait encore une autre cause qui le leur faisait désirer : leurs jeunes cousins qu'ils aimaient beaucoup; ils se réjouissaient non-seulement de les revoir, mais encore de tout préparer pour leur réception, aussitôt qu'on serait de retour; occupation qui charmait et préoccupait Marie.

— Papa, dit Henri, le matin qui précéda leur départ, si nous nous en allons demain, il faudrait que Charles fît encore promener son bateau aujourd'hui, pour la dernière fois. Il fait si beau, et nous sommes restés si longtemps sans le faire aller!

Le père. Très bien: la marée ne montera qu'après votre dîner, et, comme vous le dites,

la matinée est si belle! il y a juste ce qu'il faut de brise, et je pense que j'aurai le temps de vous accompagner. Mais, si je ne me trompe, Charles, le gouvernail est brisé, à ce qu'on m'a dit.

CHARLES. Je l'ai réparé, papa, et je serais si content de voir Henri préparant pour un autre voyage son vaisseau des Indes, comme il l'appelle! Marie, j'espère que vous pourrez venir avec nous.

MARIE. C'est que j'ai beaucoup à faire; mais comme nous n'avons pas de leçons aujourd'hui, je serai prête avant notre dîner, si je fais de la bonne besogne.

HENRI. Oh Marie! vous pourrez faire le reste à notre retour, et venir avec nous. Ce sont des choses à emballer, voilà tout, n'est-ce pas?

LE PÈRE. Allons, Henri, vous engagez votre sœur à faire ce que je désapprouve toujours. Non, non, mon beau monsieur, la règle de votre père est celle-ci: commencez par faire votre devoir, et puis allez à vos plaisirs, et ne remettez jamais un devoir pour vaquer à un amusement. Cette règle est bonne à suivre dans le cours de la vie; c'est prendre le vieux Temps par sa touffe de cheveux, c'est devancer le monde. Croyez-moi, mes enfants, la non-réussite et le succès n'ont souvent tenu qu'à cela. Agissez-en de même avec vos dépenses. Tant que

vous n'avez pas assez d'argent pour payer sur l'heure ce que vous désirez, ne vous l'accordez pas, dans l'idée de vous arranger plus tard. Et tant qu'il vous reste assez d'heures dans la journée, ne remettez pas vos devoirs pour jouir d'un plaisir immédiat.

— Je vous remercie, papa, dit Marie, de m'y avoir fait songer. J'aurais pu faillir à votre règle de conduite; vous venez de me la tracer bien clairement.

— Et moi aussi, papa, dit Henri, je comprends tout cela, et j'ai eu tort de demander à Marie de remettre à un autre temps ses occupations. — Mais que voulait dire cette expression, prendre le vieux Temps par sa touffe de cheveux?

Le père. Ce personnage est le vieux homme de la fable. Les poètes font ressembler le Temps à un vieillard, on met une faux dans sa main, parce qu'il déplace toutes choses, et on le représente entièrement chauve, à l'exception d'une touffe de cheveux sur le front, par laquelle, si vous le tenez ferme, vous pouvez le conduire et non le suivre.

Henri. Je vois ce que c'est : si nous voulons être de bon compte, il nous faut être actifs et laborieux; cela s'appelle saisir le Temps par sa touffe de cheveux. Ainsi, Marie, allez à votre ouvrage, et soyez bien laborieuse.

Sa sœur n'eut garde d'y manquer; aussi fut-elle prête pour être de la partie, et ils s'amusèrent beaucoup sur le rivage, sans excepter le papa. La marée était haute, avec une brise suffisante pour mettre les voiles au vent, et faire paraître le vaisseau des Indes à son plus grand avantage. Charles avait appris à fixer le gouvernail de tous les côtés, précisément comme il voulait diriger le vaisseau, et il avait une longue corde pour l'amener au rivage. La soirée leur parut trop courte, tant ils étaient enchantés. Lorsqu'on donna le signal du retour, ils ne purent s'empêcher d'éprouver un sentiment de peine. C'était pour la dernière fois qu'ils en avaient joui ! Un grand homme a dit : « Tout ce que nous faisons pour la dernière fois nous fait éprouver une sorte de chagrin. » Il serait superflu de raconter comment ils se tinrent prêts de bonne heure et partirent le lendemain; leur voyage se passa sans accidents; Henri demanda à son père de faire arrêter la voiture à l'endroit où la mer s'était présentée pour la première fois à leur vue, et tout en disant : « Adieu, madame la mer, adieu ! — Adieu, bonne mer ! » ils descendirent la colline, et ne parlèrent plus que de la maison et du plaisir qui les y attendait.

— Oh ! papa, dit Henri, j'aperçois le cottage de Nancy. La voilà devant la porte ; je suis bien

aise de la revoir. Comment cela va-t-il, Nancy? fut répété par plus d'une voix, lorsque la voiture passa auprès d'elle. — Soyez les bienvenus! fut sa réponse, et peu de minutes après ils se trouvaient chez eux.

Nos jeunes amis ne voulurent pas rester près de la voiture pour voir leur bagage déposé à la maison, bien que chacun d'eux eût un livre favori ou tel autre objet à réclamer. Même le vaisseau des Indes de Henri fut abandonné à son sort, et conduit au port par des bras moins expérimentés. Marie courut à son serin, qu'elle trouva sain et sauf; de là à ses fleurs. Charles mit la même rapidité à se rendre dans la cour, où se tenaient d'ordinaire ses deux fidèles amis, et Henri ne souffrit pas qu'on lui parlât tant qu'il n'eut pas vu sa petite garenne. Pauvre enfant! sa figure changea; un sentiment d'alarme et de désappointement traversa son imagination en voyant les portes ouvertes. — Où sont mes lapins? demanda-t-il à la cuisinière, qui vint au même instant. Elle l'avait vu sortir, et se doutant de ce qu'il allait chercher, elle l'avait suivi à la maison des lapins, car elle aimait beaucoup cet enfant. — Oh! monsieur Henri, dit-elle, je suis fâchée de vous l'apprendre, mais les lapins sont morts. Une belette les a [illegible] tous la semaine dernière, et cependant nous en avions soin. — Le pauvre Henri ne

répondit rien, ses larmes coulèrent avec abondance, et il courut dans sa chambre à coucher.

Nous allons continuer cette triste page de peines et de désappointements. Marie trouva son jardin dans un état de dilapidation complète. Un troupeau de cochons s'y était glissé, et avait détruit fleurs et plantes, n'y laissant que ruine et dévastation. Marie était une excellente petite fille, mais cette épreuve fut trop forte; elle perdit pour un moment sa douceur habituelle, et ne parut se soucier de rien, une fois ses fleurs perdues. Elle avait longtemps nourri l'idée de les montrer à ses cousines dans toute leur beauté; et peut-être ne nous trompons-nous pas en imaginant qu'un peu de vanité se mêlait au désir de leur procurer de l'amusement. Peut-être pensait-elle que l'admiration de ses cousines pour son jardin les porterait à la complimenter sur son goût et son habileté. Pauvre enfant, les cruels cochons avaient gâté toutes ces espérances si flatteuses.

Mais la plus sévère de toutes ces épreuves était réservée à Charles. Au lieu de voir venir ses favoris à sa rencontre, courant et manifestant la joie de son retour, il ne vit Phillès nulle part, et Rôdeur restait couché avec un air très piteux. Lorsque Charles fut approché de lui, il remua bien la queue, mais il ne fit pas d'autre mouvement. —Mon pauvre chien, qu'a-t-il donc?

demanda-t-il ; qu'a-t-on fait à ma pauvre bête? Il vit alors que sa patte de devant était attachée avec de gros linge, et il semblait si maigre et si changé que Charles put à peine le reconnaître. — Ah! mon jeune maître, dit Thomas le jardinier, qui survint en cet instant, nous avons eu dernièrement bien du malheur! — Oh! Thomas, s'écria Charles en l'interrompant, qu'avez-vous fait à mon pauvre chien?... où est Phillès?... il faut ne me rien cacher. — En vérité, Monsieur, répondit-il, j'ai une triste histoire à vous dire. La pauvre Phillès est morte de maladie ; elle a souffert peu de jours; nous avons fait tout notre possible pour elle. — Pauvre Phillès! dit notre jeune ami; mais qu'est-il arrivé à Rôdeur? — Pauvre chien! dit Thomas, c'est ce monstre qui est chez le fermier ; il l'a attrapé près de la grange, et l'a cruellement maltraité; il l'eût tué sur la place si le vieux David ne fût venu avec son fléau et ne les eût séparés. Vous aviez toujours peur de ce chien, monsieur Charles, et non sans raison. Nous avons fait ce que nous avons pu pour le pauvre Rôdeur, et il va beaucoup mieux. — Mon bon chien! pensait Charles en retournant vers la maison après l'avoir bien caressé... mais Phillès qui n'est plus!

Leur père fut bientôt au fait de tous ces désastres, et voulant donner à ses enfants le temps

de revenir à eux, il alla se promener dans les champs, après avoir enjoint à William de préparer le thé dans la bibliothèque. Henri avait demandé aux gens quel chemin son père venait de prendre; il alla à sa rencontre, et avant que son père ait pu lui dire : Qu'avez-vous, Henri? le pauvre garçon fondit en larmes et dit en sanglotant : — Oh! papa, cette méchante belette a tué tous mes pauvres lapins, sans en laisser un seul. La cuisinière prétend que vous m'en donnerez d'autres, papa; mais je ne pourrai jamais les aimer autant.

Le père. Venez avec moi, mon cher enfant; il faut apprendre à connaître le désappointement. Je déplore vos pertes et tâcherai de les réparer. Vous aurez d'autres lapins, et vous finirez par vous attacher à eux. Où sont Charles et Marie?

Henri. Je les ai laissés dans la bibliothèque. La pauvre Marie a eu tout son jardin bouleversé, — Phillès est morte, — Rôdeur a eu la jambe cassée par le méchant chien du fermier : allons les rejoindre.

— Oh! papa, dit Marie, nous avons bien du mal!

Le père. Je le sais, et le sens pour vous, mes chers enfants, quoique j'espère que vous tâcherez de vous consoler. J'étais peiné le matin du jour où nous quittions la maison, de vous voir

vous livrer ainsi à vos sensations. Certes, j'aime que vous teniez aux objets de vos affections, mais je désire vous prémunir contre le danger d'attacher votre bonheur à ce qui est sur la terre; vous avez aujourd'hui une épreuve pour la patience et la soumission; mais, en avançant dans la vie, l'expérience vous démontrera que ce n'était là qu'une très petite épreuve. C'est en nous habituant à supporter tout ce que le ciel nous envoie avec un esprit soumis et résigné, que nous nous préparons aux grandes épreuves de la vie, par lesquelles la plupart passent tôt ou tard. Notre devoir est d'être toujours prêts à tout quitter à l'appel d'en haut; il faut renoncer non-seulement à vos fleurs, Marie; mais ce qui est plus dur, au plaisir que vous eussiez éprouvé en faisant voir votre joli jardin à vos cousines. — Il en est de même, Charles, de votre chien favori, et de ce qui pourrait vous être mille fois plus cher. Moi anssi, je dois me tenir prêt (bien que cela brisât mon cœur) à me séparer de vous, mes trésors, et à vous attendre dans les cieux. — Il s'ensuivit un silence involontaire, interrompu par un baiser que leur donna le père. La conversation redevint plus gaie, et Charles observa qu'il eût été bien plus malheureux si Rôdeur fût mort au lieu de n'être que boiteux. Il se promit de le soigner avec un zèle non interrompu. Marie

sentit le bonheur d'avoir conservé son canari, et son père s'engagea à réparer le dommage que son domaine avait souffert, en tant qu'il dépendrait de lui, et à le mettre en ordre avant l'arrivée des petites cousines. Il proposa quelques promenades de gazon qui serviraient à l'embellir et à couvrir le dommage qu'il venait de souffrir.

Le père. Il dne faut pas perdre e temps et commencer dès demain, ma chère Marie; et, d'après ce que j'entends, le pauvre Rôdeur, quoique cruellement maltraité par son cruel ennemi, sera à même de courir avec vous et vos cousins à leur arrivée. Quant à vous, Henri, vous aurez d'autres lapins; nous savons, William et moi, où il les faut chercher, et il vous les apportera bientôt; nous saurons prémunir leurs maisons contre les attaques de leur implacable persécuteur. Une grille en fil d'archal servira à les protéger, et il ne faut nous tourmenter à prévoir des accidents possibles. Bonne nuit, mes très chers enfants, vous êtes fatigués et moi aussi.

Nos jeunes amis se levèrent rafraîchis par un paisible sommeil; et leur père sut leur inspirer des sentiments de joie et de gratitude pour les jouissances qui leur étaient réservées, plutôt que de revenir sur les regrets de tout ce que l'absence venait de leur enlever.

LES BUISSONS.

(EXTRAIT DE SCHMIDT.)

M. l'abbé Olivier, jeune ecclésiastique, s'était toujours senti une grande propension à s'occuper de l'éducation de la jeunesse; il avait un frère aîné nommé Pierre, qui, après quelques années de mariage, se trouvait chargé d'une nombreuse famille. A l'âge de vingt-huit ans, M. Olivier obtint une cure dans un gros bourg près de Poitiers, et alors il demanda à son frère de lui envoyer ses deux fils aînés, lui proposant de les garder près de lui et de les instruire. Afin de déguiser le service qu'il voulait rendre à sa famille, il ne parlait guère dans sa lettre que du vif plaisir qu'il se promettait dans la société de deux enfants aussi aimables que *Philibert* et *Alexandre*, ses deux neveux.

M. Pierre Olivier s'empressa de déférer à la demande de son frère, car il savait ne pouvoir rien faire de plus avantageux pour ses fils que de leur donner un instituteur bon, savant et pieux comme leur oncle.

Les deux enfants arrivèrent au presbytère, et M. Olivier fut charmé de l'air de ses élèves; ils étaient doux, bien élevés et déjà possédaient quelques connaissances. De leur côté, ceux-ci se plurent beaucoup avec un maître qui savait

exciter sans cesse leur attention, piquer leur curiosité, et enfin leur rendre l'étude facile et agréable.

Dans toutes les leçons que l'abbé Olivier donnait à ses neveux, il remontait à la cause première ; quand il leur faisait admirer les beautés de la nature, le lever du soleil, le ciel, qui pendant la nuit s'illumine de mille feux, il leur rappelait que l'auteur de ces merveilles c'est Dieu. Il leur disait souvent que plus l'homme est savant, plus il trouve de motifs d'admirer la bonté et la puissance du créateur ; car, la science démontre que dans la nature rien n'existe en vain ; que les choses qui nous semblent au premier aspect nuisibles ou inutiles, sont souvent les preuves les plus convaincantes de l'intelligence infinie qui a présidé à la création.

Dans les premiers jours du printemps, l'oncle et les deux neveux étaient, vers le soir, à se promener au milieu des champs, Philibert et Alexandre regardaient défiler devant eux un troupeau de moutons. L'oncle leur expliquait quel usage on fait de la laine, et leur apprenait à admirer la prévoyance admirable qui, à l'approche de l'hiver, rend plus épaisse la fourrure ou la toison des animaux, afin de les mieux garantir des frimas.

En causant ainsi, ils arrivèrent devant un

gros buisson d'aubépine, et Philibert, en s'en approchant un peu trop, eut la figure légèrement égratignée par une branche qui avançait sur le chemin ; il s'écria avec impatience :

— Ah ! mon Dieu, pourquoi y a-t-il des buissons pleins d'épines, qui viennent ainsi déchirer la figure des passants ?

— Comment ! Philibert, répondit son oncle, tu voudrais que les buissons se dérangeassent pour te faire place?

— Je ne suis pas si exigeant, mais je voudrais que l'on me dît à quoi sont bonnes les épines qui m'égratignent? et voyez, ce n'est pas à moi seul qu'elles font du mal ! Toutes leurs branches du bas sont chargées de flocons de laine, que les pauvres moutons se sont laissé enlever, en passant, par ces méchantes pointes.

— Vraiment, Philibert, je crois que tu as raison, dit à son tour Alexandre, les buissons sont des brigands qui attendent les gens sur les chemins pour verser leur sang ou les voler ; ce serait, je crois, faire une bonne œuvre que de les détruire.

— Une bonne œuvre, mon cher neveu ! le croyez-vous ? Alors je suis des vôtres ; il est trop tard ce soir pour la commencer ; mais demain matin nous nous lèverons au point du jour pour nous mettre à détruire ces méchants buissons. Nous ferons bien de ne pas perdre

notre temps, car il me semble qu'il y en a beaucoup et partout.

Les deux enfants furent étonnés de cet assentiment, toutefois leur attention fut bientôt détournée, et ils ne pensèrent plus aux épines.

Le lendemain matin leur oncle les fit lever dès l'aurore.

—Partons, disait-il, prenez chacun une serpe et allons abattre tous les buissons épineux, qui ne sont bons à rien.

Alexandre et Philibert se hâtèrent quoiqu'un peu surpris, et suivirent leur oncle. En arrivant en haut d'une colline, ils aperçurent les buissons qui avaient excité la mauvaise humeur de Philibert; c'était la clôture d'un vaste champ de blé, dont la tendre verdure ressemblait à un tapis de couleur d'émeraude. L'aubépine qui formait les haies en grande partie, était alors tout en fleurs, et formait d'immenses bouquets, embaumant au loin la campagne.

— Eh bien! Philibert, dit M. Olivier, voilà ton ennemi : en avant! marche!

— Mon oncle, j'ai scrupule de détruire des arbustes aussi jolis.

— Puisqu'ils te sont nuisibles à toi, aux moutons, à tout le monde.

— Quant à moi, j'aurais dû me déranger, je ne me plains plus.

— Au fait, je crois, comme toi, que tu as

crié sans motif sérieux; tu pouvais te détourner d'un buisson, comme de tout autre objet inanimé; mais les moutons, les pauvres moutons, dont les buissons volent la laine! il faut songer à eux, ils n'ont pas l'instinct de se défendre contre de telles attaques! Avancez donc, et préparez vos serpes.

En approchant de la haie les enfants y virent un grand nombre d'oiseaux. Les uns prenaient dans leur bec un brin de la laine restée aux buissons et s'envolaient; les autres se disputaient un petit flocon, chacun en attrapait sa part et suivait les premiers, puis revenait; enfin les oiseaux faisaient si bien qu'il ne restait presque plus de laine aux buissons.

— Ah! mon frère, vois donc, disait Alexandre; les oiseaux mangent-ils donc la laine?

— Je crois que c'est pour leur nid qu'ils viennent la recueillir.

— C'est donc à présent que les oiseaux construisent leur nid, Philibert?

— Oui, vraiment, et cela me fait naître une idée; dites-moi, mon oncle, les moutons laissent-ils ainsi, en tout temps, de la laine aux buissons?

— Non, mon ami, c'est seulement après le temps froid, lorsque leur toison est près de se dégarnir.

— Oh! mon oncle, maintenant je reconnais

ma faute; hier j'oubliais vos leçons quand je supposais que Dieu pouvait avoir fait quelque chose sans but et sans utilité! Oui, les buissons sont une œuvre bien touchante! s'ils recueillent cette laine qui devient inutile aux brebis, c'est pour la donner aux oiseaux, afin que leurs nouveau-nés aient chaud et soient mollement couchés dans leur nid.

En ce moment arriva le fermier auquel appartenait le champ de blé que les buissons entouraient; il salua son curé respectueusement, lui souhaita le bonjour, puis il demanda ce qui l'amenait de si bon matin dans les champs. M. Olivier lui conta, en souriant, l'aventure, et termina en lui disant pour quelle raison ses neveux avaient renoncé à leur projet.

— Vos motifs sont très bons, mes petis messieurs, dit le fermier, cependant permettez-moi de vous dire qu'il y en a de meilleurs à y ajouter.

Non-seulement les buissons sont agréables à voir et *généreux* pour les petits oiseaux, mais encore ils sont pour les hommes de la plus grande utilité. Voyez la haie qui entoure ce champ de blé, il ne pourrait y passer un lapin, aussi le blé n'est mangé ni par les bêtes fauves ni par les bestiaux; mon jardin n'a pas d'autre enceinte, et elle le défend mieux qu'un mur. Ah! les buissons d'épines sont un grand

bienfait de la Providence pour les gens de la campagne; ils forment des clôtures excellentes qui ne coûtent presque rien, qui s'améliorent chaque année et qui donnent même un peu de bois.

Cette leçon s'est gravée pour toujours dans le cœur d'Alexandre et de Philibert; jamais ils n'ont oublié que toute œuvre de Dieu a son utilité, évidente ou cachée.

FIN

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

LIMOGES ET ISLE.
Typographies Eugène Ardant et C. Thibaut.